

Pour une typologie des chasseurs-cueilleurs

Alain Testart

Volume 5, Number 2, 1981

La dynamique biosociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006031ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006031ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

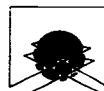
[Explore this journal](#)

Cite this article

Testart, A. (1981). Pour une typologie des chasseurs-cueilleurs. *Anthropologie et Sociétés*, 5(2), 177–221. <https://doi.org/10.7202/006031ar>

POUR UNE TYPOLOGIE DES CHASSEURS-CUEILLEURS *

Alain Testart
C.N.R.S., Paris



Depuis une décennie ou deux, le terme de chasseurs-cueilleurs (CC) s'est imposé dans la littérature anthropologique, en particulier américaine, avec l'idée que les sociétés de CC formaient une *catégorie homogène* à propos de laquelle quelques propositions simples mais fondamentales pouvaient être énoncées. Mon sentiment est que, au contraire, le terme vague de CC recouvre des catégories distinctes de sociétés et que les clivages entre certaines de ces catégories sont tout aussi importants qu'entre les CC et les agriculteurs ou éleveurs.

Commençons par une définition. Je propose d'entendre par société de CC toute société pour laquelle *l'essentiel de son alimentation* est constituée par des ressources non domestiquées. Corrélativement, l'essentiel des activités d'acquisition alimentaire est constitué par la chasse, la cueillette, la pêche, le ramassage, etc. Je pense qu'une telle définition correspond à l'acceptation courante du terme de CC dont l'idée directrice est l'exclusion de la domestication des espèces naturelles, végétales ou animales, c'est-à-dire l'absence de l'agriculture et de l'élevage. Toutefois cette absence n'est pas *totale*, puisque presque tous les CC connaissent le chien domestique. Il est donc nécessaire de concéder la possibilité de certains éléments de domestication au sein des sociétés de CC. Mais l'importance de ces éléments devra rester en deçà d'une limite au delà de laquelle il faudra parler de cultivateurs ou d'éleveurs. Suivant la définition proposée ci-dessus, sont considérés comme CC les peuples qui pratiquent la domestication à des fins non alimentaires (par exemple, chien de chasse ou culture du tabac) dans la mesure où la production alimentaire reste la chasse et la cueillette. De même ceux chez lesquels l'agriculture et l'élevage fournissent une part de l'alimentation pourvu que cette part soit moindre que celle fournie par la chasse et la cueillette.

* Cet article a fait l'objet d'une communication au 2e Congrès international sur les sociétés de chasseurs-collecteurs tenu à Québec du 19 au 24 septembre 1980.

Toute définition est par nécessité arbitraire. Une définition des CC dépend des limites assignées aux éléments de domestication. Celle qui est proposée ci-dessus est certainement une des plus larges : elle permet d'envisager les Siriono comme des CC en dépit de leur pratique agricole limitée, ou encore les Indiens des Plaines, chasseurs de bisons mais éleveurs de chevaux. On peut concevoir d'autres définitions plus restrictives, tout aussi légitimes. Mais le problème est plutôt de délimiter un champ d'investigation au sein duquel il me paraît essentiel de repérer quelques clivages majeurs : peu importe finalement le label que l'on décerne aux catégories retenues.

Ces réserves étant formulées, il faut souligner que, si c'est bien la domestication (son absence ou sa présence) qui fournit la ligne de partage entre les CC et les autres, tout peuple qui ne domestique pas devra être considéré comme CC *quelque soit* la nature de ses techniques d'acquisition, chasse, cueillette, ramassage de mollusques ou pêche. Je ne vois aucune raison pour laquelle les peuples pêcheurs devraient être exclus de l'ensemble des CC. Dans *Man the Hunter*, les Indiens de la côte nord-ouest ne sont pas considérés comme CC par Murdock (1968) bien que l'article du Suttles (1968) qui les concerne implique qu'ils pourraient y être inclus. En réalité la position théorique de Murdock suit celle de l'école néo-évolutionniste telle qu'elle est représentée par exemple par Service (1966) : mais en dépit de son titre, l'ouvrage de Service ne concerne pas les sociétés de CC mais seulement celles qui sont organisées en « bandes ». Bien souvent l'expression de « band societies » est tenue pour synonyme de « hunters-gatherers ». Les Indiens de la côte nord-ouest sont exclus de la famille des CC parce qu'ils sont organisés en tribus ou en chefferies, et non pas en raison de leurs techniques de subsistance. Ainsi, il ne fait de doute pour personne que les Aborigènes australiens de la côte de la Nouvelle-Galles du Sud sont des CC bien que la pêche fournisse jusqu'à 90% de leur alimentation. Il n'y a aucune discontinuité entre la chasse, la cueillette et la pêche : chacune de ces activités participe d'une même stratégie globale d'exploitation des ressources spontanées, et c'est seulement la différence de milieu qui explique que des populations comparables par leur niveau technique et leur orientation économique s'adonnent plutôt à l'une ou à l'autre. Autrement dit, si les sociétés de la côte nord-ouest ont une organisation sociale différente de celle des autres CC, il ne faut certainement pas en chercher la raison dans le fait qu'il s'agit de pêcheurs. En conclusion, nous considérerons comme CC à part entière les peuples chez lesquels l'exploitation des ressources spontanées prend la forme prédominante de la pêche : ainsi des Indiens de la côte nord-ouest, des Ainou, des Sibériens de l'Amour, ou encore des « nomades de la mer » du sud-est asiatique qui à ma connaissance n'ont jamais été pris en considération lors des précédentes revues sur les CC. Je pense qu'il doit d'ailleurs exister bien d'autres exemples, mais que le statut ambigu de pêcheurs n'a pas permis jusqu'à présent de les inclure parmi les CC.

Dans la suite, je parlerai au présent – présent ethnographique – des peuples CC tels qu'ils sont connus au moment de la colonisation par les États d'Europe et d'Asie, moment qui se situe entre le XVe et le XIXe siècle selon les continents. La carte 1 est établie sur cette base et n'est donc pas synchrone. Le choix méthodologique de parler des CC *au moment* de la colonisation résulte de ce que, après celle-ci, les économies des CC sont radicalement modifiées à moins que les peuples eux-mêmes ne soient exterminés, tandis que, avant la colonisation, nous ne disposons généralement d'aucune information ethnographique.

▣ Les chasseurs montés

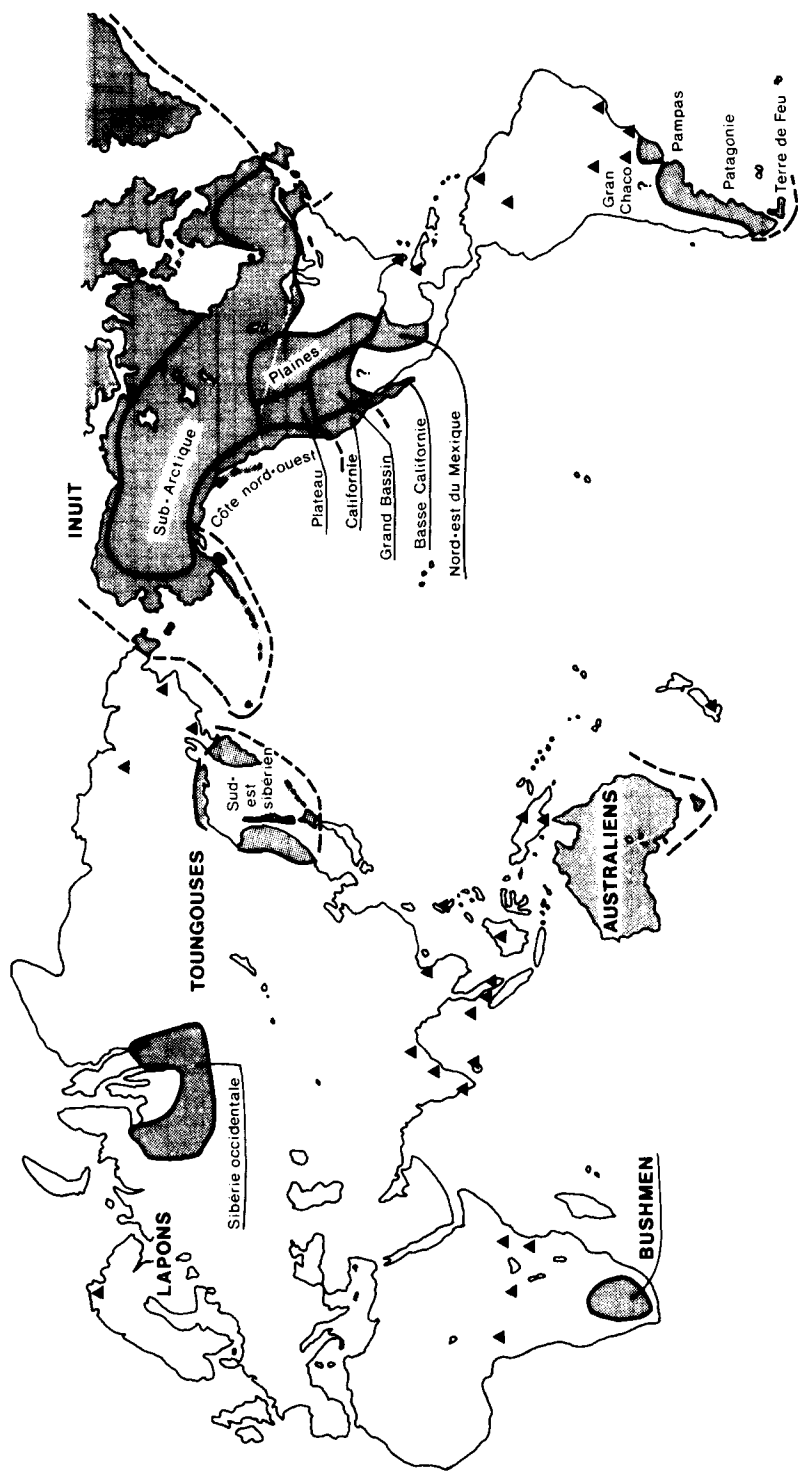
Il s'agit de CC possédant des animaux domestiques utilisés pour le transport mais pas pour l'alimentation. Les peuples relevant de ce type sont : 1) ceux du Nouveau Monde qui utilisent le cheval, après son introduction par les Européens (en Amérique du Nord : les Indiens des Plaines; en Amérique du Sud : les Indiens de la Patagonie, des Pampas, de l'Uruguay et d'une partie du Gran Chaco), 2) ceux de l'Eurasie du nord élevant le renne, lorsque celui-ci est monté, attelé ou bâti mais n'est trait qu'occasionnellement et ne fournit pas régulièrement de viande de boucherie : les troupeaux sont beaucoup plus réduits que ceux des véritables pasteurs et cette économie semble se réaliser de préférence dans la forêt boréale (Toungouses de la taïga, Lapons de Finlande jusqu'au XVIIe siècle). Il y a lieu de se demander si certains Eskimo ne doivent pas être rattachés à ce type dans la mesure où le chien de traîneau revêt une importance économique fondamentale.

Chez tous ces peuples, c'est la chasse, et accessoirement la cueillette, qui fournit la nourriture : toutefois l'élevage est une activité clef qui impose ses contraintes sur les déplacements des hommes. De nombreux travaux ont montré l'importance déterminante du cheval pour les sociétés des Indiens des Plaines, et il semble que les anthropologues américains soient plus enclins à définir ces peuples comme de véritables pasteurs, en dépit de l'absence de contrôle de la reproduction des chevaux, plutôt que comme des chasseurs (par exemple : Wilson 1963).

Deux aspects suffiront à marquer l'originalité de ces chasseurs-éleveurs par rapport aux autres CC :

- l'extrême nomadisme. L'utilisation d'un moyen de transport efficace et rapide permet une plus grande mobilité des groupes, une concentration et une dispersion de ceux-ci sur une grande échelle, l'exploitation d'un vaste territoire, etc.
- des inégalités économico-sociales importantes. Elles sont à mettre directement en rapport avec : 1° la facilité du transport (par rapport à des CC à pied) qui permet une certaine accumulation des richesses et 2° l'existence d'animaux domestiques qui représentent en eux-

CARTE 1 : Répartition géographique des peuples chasseurs-cueilleurs à l'époque de la colonisation par les États d'Europe ou d'Asie (vers 1500 ou 1800 selon les continents)



mêmes une richesse (objets de prestige et moyens de production) susceptible d'une appropriation privée. Lorsque l'acquisition de ces bêtes suppose, comme dans le cas du cheval en Amérique, la guerre ou des raids, la richesse se conjugue avec les hauts faits guerriers pour déterminer une stratification en rangs. Éventuellement les CC à cheval, en raison de la supériorité militaire que leur confère cet animal, dominent et exploitent les peuples sédentaires.

▣ Les CC stockeurs

Il s'agit d'une catégorie extrêmement importante. Je me contenterai de résumer brièvement quelques points d'une argumentation que j'ai développée plus longuement ailleurs (Testart s.d.).

Lorsque des ressources alimentaires spontanées sont *abondantes*, mais d'occurrence *saisonnaire*, les peuples qui les exploitent pour en faire leur alimentation de base peuvent les récolter *en masse* au moment de leur apparition et les stocker *sur une grande échelle* une fois qu'elles auront été traitées par des techniques appropriées de conservation. Une telle possibilité se trouve à la conjonction de 4 conditions : deux d'ordre naturel, caractère abondant et saisonnier des ressources, deux d'ordre technique, techniques d'acquisition et de conservation en grand. Ces conditions définissent un système techno-économique qui présente de fortes similarités (alternance saisonnière, stockage, etc.) avec celui de cultivateurs de céréales. Ces similarités s'étendent à d'autres domaines de la société. Les principaux aspects des CC stockeurs sont :

- 1- la sédentarité. Il y a une double relation causale entre sédentarité et stockage en grand. D'une part la présence de réserves alimentaires importantes supprime la *possibilité* de la mobilité. D'autre part, elle en supprime également la *nécessité* : lorsque les réserves sont en quantité suffisante pour assurer l'alimentation jusqu'à la prochaine récolte, il n'est plus besoin de se déplacer d'un endroit à l'autre au fur et à mesure de l'apparition et de la disparition saisonnière des ressources. La résidence normale des CC stockeurs est constituée par un village ou un camp de base permanent, établi autour des réserves, et à partir duquel sont menés les expéditions saisonnières requérant une certaine mobilité, telle la chasse. Ce qui caractérise ce mode de résidence n'est donc pas l'absence *totale* de mobilité, mais 1° une plus grande sédentarité que dans le cas des CC non stockeurs, ce qui se reflète le plus souvent dans la qualité des constructions, et 2° la stabilité de la résidence pendant la saison de pénurie, parce que l'existence de réserves alimentaires précédemment accumulées supprime la nécessité de tout travail d'acquisition. La saison de pénurie devient ainsi la période d'inactivité, de loisir et de grandes fêtes laïques ou religieuses.

- 2- une forte densité démographique. L'anthropologie démographique voit actuellement dans la mobilité du mode de vie CC une des causes principales de l'espacement des naissances chez ces peuples : la sédentarité doit donc être corrélative d'une plus forte densité chez les CC stockeurs. Quant à l'incidence démographique du stockage, elle est parfaitement claire. D'une part, la loi de Liebig stipule que le niveau de la population est déterminé non par la quantité totale des ressources mais par la quantité minimale de celles disponibles pendant les mois de pénurie : la pratique du stockage permet de tourner cette loi. D'autre part, une ressource alimentaire saisonnière très abondante pendant une semaine ne permettra jamais aux hommes que de se nourrir une seule semaine s'ils ne font pas de provisions : le stockage signifie donc également l'accroissement de la quantité globale des ressources.
- 3- la possibilité du développement de la richesse et des inégalités économiques. La sédentarité est la condition préalable de toute accumulation de biens matériels et ouvre ainsi la voie au développement de la richesse. La nourriture, lorsqu'elle a été traitée en vue du stockage, devient elle-même une richesse conservable qu'il est dès lors plus absurde d'accumuler, même au-delà des besoins auxquels elle est censée satisfaire.
- 4- une certaine division sociale du travail autre que entre les sexes, le développement des échanges économiques, la guerre, l'importance des variations saisonnières, etc.

Les meilleurs exemples de cette catégorie sont constitués par les Indiens de la côte nord-ouest, les peuples du sud-est sibérien (Ainou, Ghiliak, Kamtchadales, etc.) et les Indiens de Californie : dans les deux premiers cas ce sont diverses espèces de saumons migratoires qui fournissent l'essentiel de l'alimentation, dans le troisième ce sont les glands. Tous ces CC vivent dans de véritables villages et possèdent d'importantes structures de stockage ; greniers sur pilotis en Sibérie ou en Californie, stockage à l'intérieur des maisons sur la côte nord-ouest. Entrent également dans cette catégorie : les peuples de Sibérie occidentale, de l'Ob à l'Énisséï ; les Athapascans de l'ouest, les Indiens du Plateau et quelques groupes du Grand Bassin ; peut-être les Warao du delta de l'Orénoque ; peut-être aussi certains Eskimo de l'Alaska, les Aléoutes, les Tchouktches et les Koriak maritimes, les Lapons du Finmark. Cette catégorie de CC paraît avoir été encore plus répandue dans la préhistoire récente (post glaciaire) : il suffira de citer les Natoufiens de Palestine et de Syrie dont l'alimentation principale était apparemment assurée par la cueillette de céréales sauvages stockées en fosses dans des villages permanents.

Tous ces peuples sont essentiellement sédentaires. Lorsque nous disposons d'une information adéquate nous voyons que leur densité démographique est beaucoup plus élevée que celle qui est admise en ce qui concerne les CC : c'est ainsi que la plus forte densité de l'Amérique du Nord est atteinte non pas par les agriculteurs mais par les CC de Californie, suivis par ceux de

la côte nord-ouest. Enfin tous ces peuples présentent des inégalités économico-sociales plus ou moins marquées : c'est la côte nord-ouest, avec son système de rangs, qui fournit l'exemple le plus net de cette tendance.

Ce qui fait l'originalité de cette catégorie, ce n'est pas la *connaissance* de *techniques* de conservation, telle le séchage ou le fumage de la chair animale ou le confinement dans des récipients : ces techniques sont connues des CC nomades, des Pygmées, des Bushmen, ou des Australiens, et elles sont occasionnellement employées. Mais cet emploi occasionnel ne modifie nullement l'allure générale d'une économie fondée sur l'utilisation immédiate des ressources exploitées et dont la fiabilité repose, non sur une planification à terme, mais sur la souplesse et la flexibilité d'une adaptation qui suppose une multiplicité de stratégies alternatives. Ce qui distingue les CC sédentaires-stockeurs c'est l'existence d'une pratique *économique* de stockage telle qu'elle est permise par la connaissance de techniques de conservation. Non seulement, chez ces peuples, le stockage est réalisé sur une grande échelle, mais encore le cycle économique s'organise et se déroule en fonction de la constitution des réserves alimentaires : c'est de l'ampleur de la récolte et de la qualité de la conservation que dépend la survie de la communauté jusqu'à la prochaine récolte. Il en résulte qu'un tel système est beaucoup plus rigide que celui des CC nomades : si le produit se détériore ou si l'hiver se prolonge trop, il y a risque de famines, dont on connaît des exemples tant sur la côte nord-ouest que chez les Aïnou. L'image des sociétés de CC comme premières sociétés d'abondance ne s'applique certainement pas plus aux CC stockeurs qu'aux céréaliculteurs.

La distribution géographique des CC de cette catégorie montre qu'ils sont totalement absents (à une exception près) des régions désertiques et des régions tropicales. La raison en est que, dans ces régions, l'une ou l'autre des conditions naturelles de réalisation du système n'est pas remplie : dans les déserts les ressources ne sont pas abondantes en règle générale, et sous les tropiques le caractère saisonnier des ressources n'est pas suffisamment marqué pour induire au stockage, ou du moins l'alternance saisonnière ne fait pas contraster une saison d'abondance avec une autre d'extrême pénurie. C'est donc sous les latitudes fortes ou moyennes que sont distribués les CC stockeurs : il n'y en a pas d'exemple dans l'hémisphère sud. Remarquons que les CC de cette catégorie sont constitués en tout premier lieu par des peuples pour lesquels la cueillette ou la pêche est l'activité principale, accessoirement par des peuples arctiques pour lesquels c'est la chasse en mer, mais par aucun qui s'adonne avant tout à la chasse aux animaux terrestres. La discussion détaillée des raisons de ce phénomène excède le cadre de cet article : il suffira d'indiquer ici que le gibier, sauf en région arctique où le froid fournit un moyen aisé de conservation, suppose pour son stockage un travail de préparation autrement important que celui qui est requis pour le poisson et a fortiori des produits végétaux tels que les graines ou les fruits à coque dure, et que ce désavantage explique probablement qu'aucune économie de CC ne repose sur le stockage

en grand de la viande de gibier. Quelle qu'en soit la raison, la conséquence que nous pouvons tirer de ce phénomène est que, une fois exclues les régions désertiques, les régions tropicales et celles où la chasse terrestre fournit l'essentiel de la nourriture, presque *tous* les CC habitant les autres régions sont du type CC stockeurs. Il est donc clair que ces CC ne représentent nullement des exceptions, mais qu'il forment une des catégories les plus nombreuses.

Mais l'importance de cette catégorie n'est pas seulement numérique ou géographique. Elle est avant tout d'ordre théorique. À défaut de la reconnaître, toute généralisation sur les CC définis de façon vague se heurtera à l'existence d'exceptions : ainsi on ne peut dire que les sociétés de CC sont des sociétés égalitaires que si on néglige la côte nord-ouest, on ne peut dire que la densité démographique des CC est faible que si on oublie la Californie, etc. Les CC stockeurs présentent des caractéristiques totalement opposées à celles qui sont généralement reconnues aux CC à l'exemple de ce qu'on peut observer dans les cas « classiques » des Bushmen ou des Australiens : sédentarité, forte densité démographique, inégalités, guerres, etc. Ces caractéristiques les apparentent plutôt aux agriculteurs ou aux éleveurs. La conclusion qu'il faut en tirer est que ce n'est certainement pas *la domestication ou son absence* qui constitue l'élément pertinent lorsqu'on traite de toutes ces sociétés, mais bien plutôt d'existence ou l'absence d'une structure économique dont le stockage est la pièce maîtresse.

▣ Les CC sédentaires sans stockage

À l'inverse de la catégorie précédente, celle-ci n'a qu'une importance limitée et n'a qu'un seul exemple indubitable. Il ne me paraît pas du tout certain qu'il faille en faire une véritable catégorie à part entière.

La mobilité du mode de vie CC est généralement liée à la nécessité de se déplacer vers les lieux où apparaissent les diverses ressources alimentaires au gré des saisons. L'existence de moyens de transport adaptés et efficaces (animaux domestiques ou moyens de navigation) peut rendre compatible une telle mobilité avec une stabilité de la résidence. Mis à part ce développement particulier, la stabilité de la résidence est possible dans deux cas principaux :

- lorsque certaines ressources suffisamment abondantes sont stockées pour servir à l'alimentation en dehors même des périodes où elles sont récoltables : cette possibilité correspond à la catégorie précédente des CC stockeurs;
- lorsque les ressources sont abondantes *tout au long de l'année* dans une même région, c'est-à-dire lorsqu'elles ne sont pas de nature saisonnière : cette possibilité correspond à la présente catégorie.

Les conditions naturelles d'une telle sédentarité suppose à la fois la richesse du milieu et l'absence de forts contrastes saisonniers, conditions que l'on peut s'attendre à rencontrer en milieu tropical. L'exemple typique de sociétés relevables de cette catégorie sont celles exploitant la moelle des sagoutiers en Nouvelle Guinée : les Asmat de la côte sud de West Irian, qui n'ont été envisagés comme de purs CC que récemment (Arsdale 1978), ne pratiquent aucune forme de domestication; de nombreuses autres sociétés néo-guinéennes assurent leur alimentation principalement par l'exploitation des sagoutiers sauvages, procèdent subsidiairement à une petite horticulture et éventuellement protègent certaines plantations de sagoutiers. D'autres sociétés qui exploitent des plantations artificielles de sagoutiers transplantés ou qui dépendent surtout de l'horticulture doivent évidemment être classées comme horticultrices et non CC.

Ce type de société est aussi réalisé de façon seulement *partielle* chez d'autres CC des régions tropicales :

- chez des semi-sédentaires : chez les !Kung qui habitent un camp permanent pendant plus de la moitié de l'année en exploitant les noix de mongongo disponibles pendant presque toute l'année (Lee 1979: 188-189); probablement également chez les Andamanais (Glover 1972:159) et les Australiens du nord de la Terre d'Arnhem (Schrire 1972:658-659) qui habitent le même camp pendant plusieurs mois, sans doute en raison de la richesse des forêts tropicales en plantes alimentaires et de la proximité des côtes poissonneuses.
- chez des semi-stockeurs : probablement chez les Warao qui exploitent principalement les ressources aquatiques et le palmier moriche dont la fécule n'est disponible que de façon saisonnière et est l'objet de stockage; peut-être dans le sud de l'aire de la côte nord-ouest où certaines espèces de saumon sont permanentes tout au long de l'année; enfin la question se pose de savoir quelle était le fondement de la sédentarité d'une société fortement stratifiée comme celle des Calusa de Floride du sud.

On peut rester perplexe devant le fait que les sociétés de Nouvelle Guinée représentent le seul exemple net de cette catégorie. Peut-être existe-t-il d'autres exemples qui n'ont pas été repérés dans l'état actuel de l'anthropologie qui a tendance à voir les CC comme des peuples normalement nomades. Peut-être aussi a-t-il existé dans la préhistoire de nombreux exemples de sociétés de ce type mais qui n'ont pas survécu jusqu'à présent : ceci paraît d'autant plus probable qu'une fois la sédentarité acquise l'adoption du stockage et/ou de la domestication ne suppose pas de grands changements à ses débuts quoiqu'elle conduise à terme au remplacement de la société par une autre d'un type différent. Quoiqu'il en soit de ces spéculations, le nombre d'exemples de CC de ce type paraît étrangement limité dans le champ de l'ethnographie.

La raison en est probablement qu'il ne suffit pas que la sédentarité soit possible pour qu'elle se réalise effectivement. De nombreux travaux ont montré à quel point le nomadisme paraissait avantageux aux CC. Dans la catégorie des stockeurs, la sédentarité est non seulement possible, elle est aussi rendue nécessaire par la nature saisonnière des ressources qui doivent être stockées si on veut faire face à la saison de pénurie. Rien de tel dans le cas de ressources abondantes et permanentes : elles peuvent être exploitées selon deux stratégies, soit par des expéditions courtes mais fréquentes menées à partir d'un camp de base stable, soit par un déplacement périodique du campement. En plus des inconvénients classiques reconnus à la sédentarité, la première stratégie présente par rapport à la seconde l'inconvénient supplémentaire d'augmenter les distances parcourues. Dans le cas des Asmat et des autres sociétés néo-guinéennes situées dans les marais à sagoutiers, ce désavantage est partiellement compensé par le fait que les déplacements se font presque exclusivement en embarcations : nous trouvons alors de gros villages permanents habités pendant plusieurs années. Dans le cas de chasseurs à pied comme les !Kung, il n'est pas autrement surprenant que la sédentarité rendue possible par la nature des ressources exploitées ne soit réalisée que pendant la saison sèche qui contraint les groupes à résider près des points d'eau permanents : en dehors de cette saison, les groupes restent mobiles. C'est également une contrainte climatique qui semble rendre compte de la stabilité provisoire des camps des Andamanais et des Australiens de la Terre d'Arnhem : chez les premiers, les grandes huttes permanentes semblent avoir pour fonction première de protéger les hommes et le feu pendant la saison des pluies ; chez les seconds, les inondations caractéristiques de la période de mousson contraignent les hommes à se réfugier sur les quelques terres qui restent hors d'atteinte des eaux.

Les conditions naturelles favorables à la sédentarité ne sont jamais suffisantes à la réalisation de cette sédentarité. Dans le cas de la Nouvelle Guinée, nous avons déjà mentionné le rôle des embarcations qui facilitent les déplacements à partir des villages. Mais il est sans doute nécessaire de prendre aussi en considération le contexte culturel global de l'île : c'est une région où la domestication des plantes remonte à une lointaine antiquité et où la quasi totalité des peuples sont des villageois horticulteurs. Je me demande dans quelle mesure cette situation n'a pas été déterminante dans l'évolution des sociétés exploitant les peuplements spontanés de sagoutiers : dans un environnement culturel de CC nomades et donc, sans le modèle omniprésent des villages des horticulteurs, sans les traditions de techniques architecturales et celles du travail du bois, l'exploitation des sagoutiers aurait plus probablement été menée à partir de campements temporaires.

En dépit du caractère quelque peu fugace de cette catégorie, je pense qu'il est souhaitable de la maintenir à titre provisoire, et à des fins méthodologiques, comme une catégorie de plein droit. C'est peut-être en gardant à l'esprit la possibilité théorique d'une telle catégorie qu'on pourra 1° décou-

vrir que certaines sociétés sédentaires qui n'ont pas jusqu'ici été classées comme CC sont en réalité fondées essentiellement sur certaines formes d'exploitation des ressources spontanées, telle la pêche et la cueillette, et 2° élucider la base économique de sociétés sédentaires mal connues parce que disparues depuis longtemps, soit dans l'histoire, comme les Calusa, soit dans la préhistoire, comme les cultures Jomon du Japon ou les cultures Woodland de l'est archaïque américain.

La sédentarité (sans stockage), qui reste pour l'instant le seul trait distinctif de cette catégorie, appelle les remarques suivantes :

- 1- elle repose sur des conditions naturelles (abondance et caractère non saisonnier des ressources). Celles-ci sont nécessaires mais non suffisantes pour rendre compte, en dehors d'une pratique intensive du stockage, de la sédentarité qui résulte plutôt d'un jeu complexe de facteurs divers.
- 2- le problème se pose de savoir si le caractère sédentaire de la société, comme lorsqu'il est associé au stockage, a des implications sur la démographie et le développement de la richesse.
- 3- la sédentarité est certainement un facteur favorable à l'adoption ou à l'invention de l'agriculture et/ou du stockage. Aussi voyons-nous les cueilleurs néo-guinéens prodiguer des soins aux sagoutiers dont ils ne contrôlent pas la reproduction : de même le sagou est occasionnellement conservé et est alors l'objet d'un important commerce avec les populations voisines. Il en résulte que la catégorie des sédentaires non-stockeurs apparaît comme particulièrement instable à long terme : on peut concevoir une tendance des sociétés de ce type à se transformer en société, soit de CC stockeurs, soit de cultivateurs. Si cette transformation n'est pas totale, l'exploitation de ressources abondantes et permanentes ne sera plus qu'une composante d'une économie sédentaire plus vaste et plus complexe.

▣ Les CC nomades

Les peuples des trois catégories précédentes sont rarement reconnus comme des CC. En revanche, ceux qu'il nous reste à examiner représentent, pourrait-on dire, les CC « classiques » avec comme caractéristiques principales le nomadisme et l'égalitarisme.

Mis à part le chien et une certaine manipulation du milieu naturel, il n'entre aucun élément de domestication dans ces sociétés. Mais la domestication intervient de l'extérieur, et c'est le *type de rapport que ces sociétés de CC entretiennent avec les agro-pasteurs géographiquement voisins* qui nous fournit à présent le fil conducteur de notre classification.

◆ Type A : les CC enclavés

Il s'agit d'ethnies qui, perpétuant un mode de vie CC sur un continent où l'agriculture et l'élevage sont établis depuis des millénaires, sont entièrement entourés par des populations agro-pastorales beaucoup plus nombreuses avec lesquelles ils procèdent régulièrement à des échanges économiques. Ce sont généralement de petites ethnies et les territoires qu'ils occupent sont étroitement limités.

Cette situation se rencontre de façon typique dans la presque totalité de l'Ancien Monde, en Afrique équatoriale (Pygmées : BaBinga, Mbuti et Twa; Hadza; Sandawe; Dorobo), dans le sous-continent indien (Birhor, Yanadi, Chenchu, Kadar, Malapandaram, Paliyan, Vedda), en Asie du sud-est et en Insulinde (Semang dans la péninsule malaise, Agta des Philippines, Kubu de Sumatra, Penan ou Punan de Bornéo, nombreux petits groupes CC de l'Indochine, et aussi les « nomades de la mer » : Mawken, Orang Laut et Badjau). Cette liste ne se prétend pas exhaustive. Les CC enclavés semblent appartenir exclusivement aux régions tropicales de l'Ancien Monde. En Afrique méridionale, bien que l'élevage hottentot date d'au moins deux millénaires, l'agriculture n'avait pas diffusé au moment de la colonisation européenne et les Bushmen occupent une trop vaste région pour qu'on puisse en règle générale parler de CC enclavés à leur propos : seuls ceux de l'Angola et les groupes de l'est dans les régions bantoues paraissent être de ce type. En eurasie du nord, les CC sont en général soit éleveurs de rennes soit sédentaires-stockeurs : il est néanmoins possible que certains groupes soient du type enclavé, tels les Udegey, CC plus nomades que sédentaires de la Province Maritime de l'URSS qui échangent leurs produits avec les Chinois (Ivanov et al. 1964).

Ces sociétés ont pu jadis être envisagées comme des reliques des temps paléolithiques, comme ce qu'on pourrait appeler des buttes témoins d'une ancienne strate géologique érodée. La thèse qui est soutenue ici est entièrement opposée. Les CC enclavés procèdent depuis un temps immémorial à des échanges avec les agriculteurs, ils leur sont liés à tous les niveaux — technique, économique, politique, idéologique — et ne peuvent être isolés du contexte global d'un continent où la domestication s'est développée depuis la plus haute antiquité. La persistance, dans de telles conditions, d'un mode de vie nomade fondé sur la chasse et la cueillette ne témoigne nullement de la survivance d'une économie de type paléolithique : elle relève plutôt d'une structure économique post-néolithique où une vaste région est exploitée selon deux modes différents — ressources spontanées, ressources domestiquées — par deux groupes d'ethnies qui échangent entre eux. À la limite, il est illusoire de parler d'une véritable économie de CC : c'est l'unité des CC et de leurs voisins qui est pertinente. Cette thèse n'est pas nouvelle. Elle a été soutenue par Gardner (1966, 1969), Fox (1969) et Morris (1976) qui ont montré que les CC des Indes étaient économiquement dépendants des agriculteurs et politiquement dominés par eux : Fox a pu parler de

« primitifs par profession ». Turnbull (1965) a souligné l'interdépendance entre les Mbuti et les Bantous, Peterson (1978a) a consacré un ouvrage à l'étude des interactions entre les Agta et leurs voisins agriculteurs.

Dans quelle mesure les CC enclavés sont-ils dominés par les sociétés agricoles ? Les auteurs qui traitent des groupes indiens parlent de domination politique : Williams (1968:128; 1969:143) pour les Birhor, Gardner (1969:159; 1972:407) pour les Paliyan. À Ceylan, des documents historiques indiquent que les rois de Kandy étaient soutenus militairement par plusieurs centaines d'archers Vedda (Allchin 1977:136). Chaque groupe Semang a passé un pacte avec un Malais, sorte de « maître », avec lequel les CC échangent les produits de la jungle, pour lequel ils travaillent, et vis-à-vis duquel ils sont débiteurs et dépendants (Annandale & Robinson 1902:414; Schebesta 1973:32). Le terme même de « Semang » voudrait dire : « des gens qui travaillent pour d'autres parce qu'ils sont monétairement leurs débiteurs » (Carey 1976:14). Les « nomades de la mer » sont économiquement et politiquement dépendants des peuples des côtes, Malais, Bugis ou Chinois, par lesquels ils sont méprisés (Sopher 1954:48; Nimmo 1965:421). Chaque groupe Penan ou Punan a contracté un pacte de sang avec un chef villageois Dayak qui leur assure immunité de la part de son groupe et protection en cas d'attaque par d'autres groupes : le chef obtient ainsi le monopole des produits forestiers ramassés par les CC (Hose & McDougall 1912 II:180; Needham 1954a). Tous les peuples précédents, auxquels il faudrait ajouter d'autres comme les BaBinga, apparaissent comme dominés. D'un autre côté, bien que Peterson (1978a:80-88) rappelle la supériorité que les agriculteurs ressentent sur les Agta, il n'y a selon lui qu'une relation d'interdépendance entre les deux peuples qui en tirent chacun des avantages. De même Turnbull (1965) s'est fait l'avocat de l'idée que la dépendance des Mbuti vis-à-vis des Bantous était plus apparente que réelle : en dépit de leur soit-disante allégeance politique, les Pygmées ont toujours la possibilité de se retirer dans la forêt étrangère aux Bantous, et ils ne se privent pas de compenser le travail exécuté à leur service par de nombreux larcins dans les jardins. En Afrique du sud-est, dans l'actuel Natal, les Bushmen survivent en étroite association avec les Bantous jusqu'au XIXe siècle sans qu'il soit apparemment question de leur assujétissement à ces derniers. Au contraire, les Bantous reconnaissent des privilèges d'ancienneté aux Bushmen, et « dans les rares occasions où les Sud-Africains les prennent pour compagnons de chasse, ils leur cèdent toujours une part de gibier plus considérable que celle de leurs propres chefs » ; les Bushmen sont craints parce qu'ils sont maîtres dans l'art de pratiquer la médecine et les poisons; un proverbe Bassouto dit « il n'ose médire du Bushman directement, il médit de sa cabane » ; les Bushmen passent aussi pour les maîtres de la pluie, et pour s'assurer le bénéfice de leurs pouvoirs magiques, les Bantous leur offrent des bêtes et du grain (Ellenberger 1953: 62-66; Willcox 1963:20).

Il résulte de ces notes que les CC enclavés sont *souvent* dominés politiquement, mais pas toujours. Quelles peuvent être les raisons de ces variations ? Le fondement général de la domination des CC par les agro-pasteurs gît dans la supériorité technique, démographique et militaire des seconds sur les premiers. Mais d'autres facteurs peuvent contribuer à rééquilibrer le rapport de force en faveur de CC. Les peuples cultivateurs peuvent dépendre des CC pour leur approvisionnement en viande. C'est semble-t-il le cas des Bantous de la forêt congolaise dont la production horticole, à base de tubercules et de bananes, ne fournirait qu'une alimentation inadéquate si elle n'était complétée en protéines d'origine animale. Celles-ci ne peuvent provenir ni de l'élevage peu praticable dans la forêt équatoriale, ni de la chasse des Bantous eux-mêmes qui connaissent mal le milieu forestier : les Pygmées Mbuti représentent donc pour les Bantous des pourvoyeurs indispensables de viande. Le caractère particulier de l'économie horticole des Bantous congolais, d'une part, et la présence de la forêt à peine défrichée, peu exploitée et réputée hostile par ceux-ci, d'autre part, peuvent contribuer à expliquer que les Mbuti soient restés relativement indépendants et qu'ils constituent une ethnie de CC exceptionnellement nombreuse (40,000 d'après Turnbull) pour l'Ancien Monde. En Asie du sud, la situation est inverse, la riziculture est générale et la forêt tropicale humide ne subsiste que rarement : aussi voyons nous les CC de cette zone beaucoup plus asservis à leurs voisins et formant des ethnies n'excédant pas quelques milliers d'individus. Les facteurs économiques et naturels ne sont certainement pas les seuls qui soient pertinents. Il faut situer le problème dans sa dimension diachronique. Les agro-pasteurs peuvent être des immigrants dans une région précédemment peuplée exclusivement de CC. Au début, ils connaissent peu le milieu : en région aride, ils dépendent des CC pour localiser les points d'eau ; en forêt, ils dépendent d'eux pour leur servir de guides. Ils connaissent peu les CC eux-mêmes qu'ils peuvent redouter en raison de leurs connaissances réelles ou imaginaires : utilisation des poisons, adaptation au milieu, connaissances magiques. Cette situation peut se perpétuer longtemps après l'arrivée des agro-pasteurs lorsque ceux-ci n'auront colonisé le pays que de façon partielle. C'est semble-t-il le cas pour les Pygmées africains et les Bushmen de l'est vis-à-vis desquels on a souvent décrit l'attitude ambiguë des Bantous, faite de peur et de mépris à la fois. Lorsque la colonisation du pays par les agro-pasteurs est plus complète, lorsque la forêt est défrichée ou les régions arides transformées par l'aménagement de trous d'eau artificiels, les CC sont plus asservis économiquement et politiquement. Demesse (1978) a consacré la plus grande partie de son ouvrage à l'analyse des changements qu'il croit pouvoir déceler dans les relations entre les BaBinga et les Noirs : à la symbiose initiale, fondée d'après lui sur la complémentarité des deux milieux techniques et des deux modes d'insertion des hommes dans le milieu naturel, succèdent, en raison de facteurs extérieurs liés à la colonisation européenne mais aussi par le jeu du dynamisme interne à cette situation, des relations plus complexes de type domination-subordination. Enfin, l'établissement d'une domination ne dépend pas seulement de facteurs économiques ou naturels, il suppose une volonté

d'asservissement qui n'est pas présente au même degré dans toutes les sociétés agraires : il est probable que les CC les plus dominés seront ceux situés à la périphérie de sociétés étatiques ou très hiérarchisées. En dernière analyse, lorsqu'on veut étudier les CC de type enclavé, c'est toujours vers les sociétés avoisinantes qu'on est renvoyé.

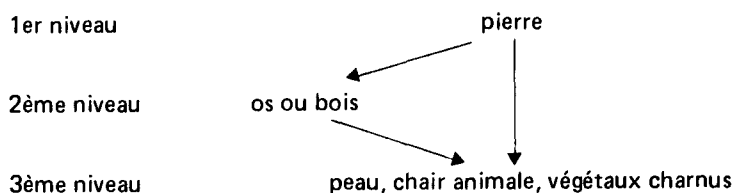
La domination des CC enclavés par leurs voisins est une possibilité inscrite dans la nature des sociétés de ce type, elle semble même former le point d'aboutissement normal de leur évolution historique et, lorsque cette domination est réalisée, elle représente certainement un facteur capital qui détermine les autres aspects des sociétés de type enclavé : néanmoins elle n'en constitue pas une propriété intrinsèque et générale. Les caractéristiques fondamentales de ces sociétés proviennent de l'importance des échanges de biens matériels avec les agro-pasteurs. Ces biens sont extrêmement divers d'un lieu à l'autre : leur nature dépend des contingences du milieu physique comme des besoins et des arts traditionnels des peuples échangistes. Mais, en contraste avec cette diversité, c'est une règle quasi générale que les CC obtiennent des agro-pasteurs voisins des produits métallurgiques : il nous faut à présent examiner cette question du fer.

Tous les CC d'Afrique et d'Asie méridionale utilisent le fer à des fins diverses : pointes de flèches ou de sagaies, armatures renforçant l'extrémité des bâtons à fouir, lames de haches ou d'herminettes, pots, etc. À de très rares exceptions près sur lesquelles nous reviendrons plus loin, aucun groupe CC ne pratique la métallurgie au sens propre de l'extraction du minerai et de son élaboration : en raison de leur mobilité les CC sont peu enclins à adopter un art qui suppose un équipement particulièrement lourd. Il en résulte que le fer qu'ils utilisent est nécessairement importé des voisins agro-pasteurs qui sont aussi, partout dans l'Ancien Monde, des métallurgistes : importation régulière de produits soit finis (lames ou pointes qui seront emmanchées par les CC, ou même outil ou arme complète fabriqué entièrement par les voisins), soit semi-finis qui seront alors mis en forme le plus souvent par martelage à froid. À la différence d'autres biens importés qui ne valent que par le prestige de la société qui les a produits, le fer entre dans la composition des armes et outils utilisés quotidiennement par les CC. D'autre part les CC enclavés n'ont pas d'industrie lithique qui leur permettrait de substituer des lames de pierre aux lames de fer. Doit-on alors parler de dépendance technologique vis-à-vis des sociétés voisines ? Certains auteurs l'ont nié en arguant de la très faible importance du fer chez les CC enclavés et du fait que leur localisation dans les régions tropicales les a conduit à développer une civilisation du bois, dans laquelle d'autres matériaux comme la pierre ou le fer n'ont qu'un faible rôle à jouer. La question est trop importante pour qu'elle ne nécessite une petite digression technologique, d'une part, sur la place de l'industrie lithique (ou métallurgique) dans une économie de l'âge de la pierre (ou du fer), et, d'autre part, sur la question des civilisations du bois.

Le terme d'âge de la pierre n'a jamais connoté le fait que la plupart des outils de cette époque étaient en pierre, mais que sa base technique était la pierre. On peut distinguer deux sortes d'outils ou moyens de production :

M1 outils servant à fabriquer d'autres outils	exemple : hache herminette chopper
M2 outils destinés à l'acquisition de la nourriture et d'autres biens immédiatement consommables	exemple : lance arc bâton à fouir pierre à moudre

Il y a une hiérarchie entre ces deux catégories : les moyens de production M1 constituent l'ossature technique de la société, la base sur laquelle l'ensemble des autres activités techniques s'élèvent. Pendant l'âge de la pierre, les outils M2, qui sont les plus nombreux et les plus fréquemment utilisés, peuvent être entièrement en bois ; mais leur existence même dépend des outils M1 dont la partie travaillante est en pierre. Le rôle capital de la pierre avant l'invention de la métallurgie se comprendra mieux si nous ordonnons les différents matériaux utilisables en fonction de leur dureté : les plus durs serviront au travail des plus mous, ce qui est indiqué par des flèches dans le diagramme ci-dessous :



Le rôle de la pierre (ou de matériaux analogues tels que coquillages, dents, bois de cervidés, etc.) n'est pas tellement d'intervenir comme matériau général de construction dans la fabrication des divers armes et outils (M1 et M2), mais plutôt, en vertu de sa position supérieure dans l'échelle de dureté des matériaux, de fournir la partie utile des outils (M1) permettant la fabrication des autres outils : sous forme de chopper, de grattoir, de racloir, de ciseau ou d'herminette, la pierre permet le travail du bois, des peaux ou de l'os.

En vertu d'un préjugé ethnocentrique assez répandu, nous sommes enclins à juger de l'industrie lithique d'après la préhistoire de nos régions. Pendant le paléolithique supérieur européen, le travail de la pierre a connu un remarquable développement : une multitude d'outils de silex aux fonctions spécialisées ont servi au travail du bois et de l'os, mais aussi de matières plus

tendres, sous forme de racloirs, pour le traitement des peaux, de couteaux à découper le gibier, de pointes pour armer les lances, etc. Dans l'Europe glaciaire, la pauvreté de la végétation explique que la pierre (et l'os) intervienne non seulement dans les outils M1 mais également comme matière première entrant dans la composition d'outils M2. En revanche, dans des régions tropicales comme l'Asie du sud-est, caractérisée par une végétation luxuriante, les peuples ont certainement été conduits très tôt à développer une exploitation préférentielle des végétaux à des fins alimentaires et artisanales : il est possible de déceler les traces d'une telle orientation technico-économique dès la préhistoire (Testart 1977). Les couteaux sont en bambou, les pointes des traits sont en bois, etc. : la pierre n'intervient ni dans les armes, ni dans le travail des matières tendres. Toutefois, sans la métallurgie, qu'est-ce qui permet le travail du bois sinon la pierre ? Le feu peut bien servir à abattre les arbres et à épointer les lances ou les épieux, le bambou à couper des bois moins durs ; aucun de ces deux moyens ne possède l'utilité générale de la pierre. Avant la métallurgie, l'industrie lithique des peuples de ces régions, aussi archaïque, dérisoire et déconcertante qu'elle ait pu paraître aux préhistoriens habitués aux réalisations de la préhistoire européenne, n'en existe pas moins : ce sont des choppers ou chopping-tools et des éclats auxquels il faut ajouter les haches partiellement ou totalement polies que l'archéologie récente a montré être les plus anciennes du monde. Les civilisations du végétal ont une technologie fondée sur la pierre, à défaut de produits métalliques. Les Tasaday des Philippines, qui n'ont aucun contact avec leurs voisins et aucun moyen d'obtenir du fer, sont bien des utilisateurs de la pierre (Fox 1976). Les Australiens du centre, avec leurs remarquables récipients de bois et leurs boomerangs, lances ou boucliers incisés, creusés et ornés de motifs décoratifs, pourraient passer pour de meilleurs candidats que les Pygmées africains au titre de peuples de la civilisation du bois : or ces traditions reposent sur l'outil fondamental qu'est le *tula*, formé d'une pierre taillée emmanchée. L'exceptionnel développement du travail du bois pour la sculpture, la fabrication de coffres, la construction des maisons, des bateaux ou des barrages chez les peuples de la côte nord-ouest américaine suppose tout un complexe technique de ciseaux, masses, gouges, herminettes et autres outils de pierre ou d'os avant l'introduction de la hache de fer par les Européens. On peut dire que, avant la métallurgie, des sociétés ont pu développer des « civilisations du bois », elles n'en appartenaient pas moins à l'« âge de la pierre » : le premier terme marque une orientation géographico-écologique, le second un stade technico-évolutif dont la nécessité trouve son fondement naturel dans les caractéristiques physiques des matériaux.

Revenons maintenant aux CC tropicaux enclavés du présent ethnographique. Ils n'ont aucune forme d'industrie lithique et c'est à leur sujet qu'on a le plus souvent parlé de civilisation du bois. Il est certainement remarquable que ceux qui passent pour les meilleurs représentants de cette civilisation du bois soient précisément des utilisateurs du fer. Mais on a parfois voulu faire abstraction de ce métal, dans la mesure où il n'était qu'un bien d'origine

extérieure obtenu par échange et dont la production paraissait totalement incompatible avec le niveau technique de sociétés de CC. Comme ceux-ci apparaissent comme des survivants d'un autre âge, on a pu oublier leur utilisation présente du fer, projeter leur absence d'industrie lithique dans le passé, et déboucher ainsi sur le fantasme d'un « âge du bois », expression couramment employée tant à propos des CC d'Asie méridionale que pour les Pygmées d'Afrique (Hagen 1908:160, 175; Skeat & Blagden 1906 I:248; Baumann & Westermann 1970:194; etc.: pour une discussion de cette notion voir Feustel 1973:185-186 et Fox 1976:10). La base d'une telle méprise est claire. D'une part, les CC enclavés ne peuvent être abstraits de leur contexte; d'autre part, avant le fer, ils se servaient nécessairement de la pierre ainsi que la préhistoire et les quelques exemples cités plus haut le montrent.

L'ensemble de leur système technique repose sur le métal au lieu de la pierre, la substitution d'un matériau à l'autre n'est pas neutre. En abandonnant toute notion de travail de la pierre, ils se sont rendus techniquement dépendants de leurs voisins métallurgistes. L'importance de cette dépendance ne saurait être sous-estimée. Ce qui compte n'est pas tellement que le fer entre dans la composition d'outils ou d'armes de type M2 : peu importe que les Pygmées emploient des pointes de flèches en bois ou en fer. La marque la plus évidente de la dépendance technique, c'est le caractère métallique des outils de type M1, tels que couteaux, haches ou herminettes : la fabrication des moyens de production les plus essentiels pour la survie en dépend, qu'il s'agisse des lances, des arcs ou des pièges, de la sarbacane des Penan dont le trou axial doit être creusé au moyen d'une longue tige de fer (Hose & McDougall 1912 II:190-191) ou encore des bateaux sur lesquels les « nomades de la mer » passent la quasi-totalité de leur existence. Les sociétés de CC enclavés pourraient être qualifiées de « sous-développées » par analogie avec celles du Tiers Monde : mais, par delà l'image faussement évolutionniste qu'une telle dénomination implique, il y a cette commune dépendance des unes et des autres vis-à-vis de sociétés étrangères beaucoup plus puissantes qui conservent le monopole technique des industries de base. Une fois toute tradition lithique perdue, il est peu probable que les CC puissent les restaurer totalement ou partiellement pour échapper à leur dépendance. On n'improvise pas le travail de la pierre : n'oublions pas qu'il a fallu des dizaines d'années d'expérimentation aux préhistoriens pour retrouver les techniques de taille et être à même de fabriquer des pierres taillées.

Pourquoi les CC ont-ils abandonné toute tradition de taille de la pierre si un tel abandon doit se traduire par une dépendance vis-à-vis de leurs voisins ? La réponse est double. D'une part, un tel abandon a du être progressif et ses effets ne se sont faits sentir que lorsque le processus a été mené à son terme. D'autre part, et c'est ce qui constitue le fondement de ce changement, l'emploi du métal doit présenter quelque avantage sur celui de la pierre. On objectera que le tranchant métallique est bien inférieur

en qualité à celui d'un silex convenablement taillé, que le travail de martelage et de mise en forme du fer est extrêmement long comparativement à celui qui est requis pour le façonnage de la pierre, etc. Mais le fer présente deux avantages décisifs. Premièrement la pierre est cassante et l'outil métallique sera plus durable. Cet avantage est déterminant lorsqu'il s'agit d'outils de type M1, comme la hache ou l'herminette, destinés à travailler en percussion lancée un matériau relativement dur. La pierre taillée ne peut convenir à un tel usage en raison de sa fragilité et elle est remplacée par la pierre polie; mais la hache polie ne coupe pas à proprement parler, se contentant d'écraser les fibres du bois, et les peuples qui l'utilisaient encore lors de la colonisation ont été prompts à reconnaître l'avantage évident de la hache de fer des Européens (Métraux 1959). Deuxièmement, le métal, en raison de sa résistance au choc comme à la pression, représente le matériau le mieux adapté à la réalisation d'outils multifonctionnels. Des peuples au mode de vie essentiellement mobile auront tendance à concentrer diverses fonctions techniques sur le même objet pour alléger au maximum leur équipement. Ceci est déjà vrai des CC nomades qui utilisent la pierre. Mais le métal permet d'aller plus loin. Ainsi, chez les !Kung, le même outil deviendra hache ou herminette selon la manière dont la lame métallique est montée (Silberbauer 1972:293; Lee 1979:144) alors que des peuples lithiques comme les Australiens possèdent deux outils distincts, la hache et le ciseau *tula*. Chez les Paliyan, le vouge sert à la fois d'arme et d'outil (Gardner 1972:414). Ailleurs, le couteau métallique sert à tout faire, ce qui montre que le fer a avantage à être employé pour les outils de type M2 comme pour ceux de type M1 : le même outil peut d'ailleurs participer des deux catégories.

La caractéristique essentielle des CC enclavés c'est d'avoir une économie *intégrée* dans un ensemble plus vaste qui dépasse le cadre CC. Cette intégration est décelable à deux niveaux :

- 1- au niveau de leur technologie, dont nous venons de voir la dépendance vis-à-vis des sociétés extérieures,
- 2- au niveau des échanges : en plus du fer, les CC importent de chez leurs voisins tabac, vêtements, céréales ou produits agricoles divers qui forment une partie non négligeable de leur nourriture, ou encore produits artisanaux courants chez les voisins mais qui ont pour les CC le statut d'objets de luxe. Ce qui distingue ces échanges de ceux des CC des autres catégories, c'est, outre le caractère agro-pastoral des sociétés qui en sont les partenaires, l'importance de leur volume et la régularité de leur fréquence : c'est seulement parce que ces deux aspects sont réalisés que l'on peut parler d'intégration économique. Celle-ci prend deux formes différentes selon la nature des produits exportés.

Dans le premier cas, lorsque, en plus des produits de la chasse et de la cueillette, une bonne partie des biens proposés à l'échange sont des produits artisanaux, les CC apparaissent comme des artisans spécialisés. Ainsi chez

les Birhor la fabrication de cordes en vue de l'échange est une activité économique aussi importante que la chasse (Williams 1969:143). Les BaTwa des lacs africains sont des potiers. Les Orang Kuala de Malaisie, pêcheurs comme les « nomades de la mer » mais vivant dans des villages aux embouchures des rivières, se spécialisent dans la préparation d'une pâte de crevettes appréciée des Malais et dans la construction et la préparation des barrages de pêche appartenant aux Chinois (Carey 1976:273). C'est chez les CC enclavés de cette sorte que nous trouvons des forgerons comme certains !Kung d'Angola (Bleek 1928a:109) ou de véritables métallurgistes comme l'étaient apparemment, en Afrique de l'est, quelques groupes préhistoriques ou disparus depuis seulement quelques générations (Miller 1969:86-88). Il est possible que leur connaissance du milieu, leur aptitude à trouver la matière première ou leur mode de vie contribue à faire des CC des fabricants de paniers, des potiers ou des forgerons : peut-être l'idéologie de certaines sociétés agro-pastorales, toute empreinte de mépris pour telle ou telle besogne matérielle, conduit-elle à les réserver à des ethnies étrangères. En tout cas, il y a lieu de se demander si ces peuples non-agricoles, artisans spécialisés et travaillant pour un marché, peuvent encore être qualifiés de CC.

Dans le second cas — et le plus fréquent — les CC enclavés n'ont à offrir que les produits de leur chasse, de leur cueillette et de leur ramassage. Pour les sociétés agricoles et métallurgistes, ils représentent des fournisseurs de matières premières et de denrées alimentaires : gibier, peaux, ivoire, miel, résines, rotin, épices, plantes médicinales, trévang, etc.

Ces échanges sont d'une importance telle qu'ils introduisent des distorsions dans l'économie. Dans bien des cas, on peut voir que c'est la demande des voisins qui détermine les orientations fondamentales de l'économie des CC. Ainsi chez les Pygmées d'Afrique équatoriale, l'importance relative de la chasse et de la cueillette n'est pas celle qu'on s'attendrait à trouver chez des CC tropicaux. On sait que l'importance de la chasse décroît généralement avec la latitude (Lee 1968) : aux alentours de l'équateur, la cueillette fournit jusqu'à 70% de l'alimentation, le reste étant assuré par la chasse. Tel ne semble pas être le cas chez les BaBinga : c'est que 2/3 du gibier abattu est destiné aux Bantous, et nous pouvons admettre qu'ils chassent beaucoup plus que s'ils n'avaient à pourvoir qu'à leurs seuls besoins (Bahuchet 1975a: 58). À l'inverse, une partie non négligeable de leur alimentation végétale provient des jardins des Bantous et on peut admettre qu'ils cueillent moins que ne le feraient des CC indépendants. La prédominance du gibier dans les échanges se retrouve chez les Mbuti et ce phénomène est encore renforcé dans le contexte contemporain (Hart 1978). De même chez les Dorobo et les Hadza (ou Kindiga) les produits de la chasse — chair, peau ou ivoire — figure en bonne place, à côté du miel, parmi les biens qu'ils échangent avec leurs voisins (Huntingford 1955:611, 623; Spencer 1973:199; Bleek 1931:278; Bagshawe 1924-25:121). La distorsion entre les deux branches principales d'une économie de chasse-cueillette atteint son point extrême chez les !Kung d'Angola qui si on croit Bleek (1927:52; 1928a:108-109)

ne cueillent pas ou prou, parce que leur alimentation végétale provient des jardins bantous.

La situation s'inverse lorsqu'on passe en Asie. Les CC des Indes et de la péninsule malaise semblent ne fournir aux peuples voisins que des denrées et des matières d'origine végétale. Des différentes descriptions des échanges auxquels procèdent les Semang (Annandale & Robinson 1902:414; Skeat & Blagden 1906 I:225-229; Schebesta 1973:33), il ressort que le gibier n'est jamais mentionné. Les CC indiens peuvent à peine être qualifiés de « chasseurs » : non seulement la chasse ne joue en général chez ces groupes qu'un rôle très faible mais encore certains groupes ne s'y adonnent pas du tout. Ainsi des Kadar, étranges chasseurs-cueilleurs qui ne possèdent ni arc, ni lance, ni d'ailleurs aucune autre arme : peut-être ne s'agit-il là que d'une évolution récente induite par la colonisation britannique dont on sait par exemple qu'elle a amené les Chenchu à abandonner l'arc et la chasse, mais le fait subsiste que les Kadar nient avoir jamais utilisé l'arc, de même qu'il n'en est aucune mention dans leurs traditions orales (Ehrenfels 1952; Fürer-Haimendorf 1943). D'une façon générale, les groupes du sous-continent et de la péninsule malaise ne sont que des chasseurs de petit gibier. Il y a une corrélation entre la faible importance de la chasse et l'absence de gibier dans les échanges. Le second terme de la corrélation peut bien être expliqué par le premier qui trouve lui-même son fondement dans la nature du milieu : les régions occupées par les CC en Asie méridionale sont peu giboyeuses, ce qui contraste avec la richesse de la faune d'Afrique où les CC sont avant tout des chasseurs. Mais cette raison ne peut être invoquée pour expliquer que le gros gibier soit souvent négligé même lorsqu'il est présent, comme chez les Pandaram et les Semang (Gardner 1972:413-414; Endicott 1979: 13). Aussi je me demande si la relation de causalité ne peut être inversée et si ce n'est pas la nature de la demande des agro-pasteurs qui rend compte de l'absence du gibier dans les échanges, déterminant ainsi une orientation préférentielle de l'économie des CC enclavés vers la cueillette au détriment de la chasse. Il y a tout d'abord la nature rizicole des agricultures asiatiques qui, par contraste avec celle des Bantous forestiers dont nous avons évoqué plus haut les effets probables sur les échanges avec les Pygmées, détermine un besoin moindre en protéines d'origine animale. Il y a aussi des motivations idéologiques.

Il est sans doute excessif d'affirmer que les choix économiques fondamentaux des CC enclavés dépendent de la religion des voisins; toutefois on observe une curieuse corrélation entre l'économie des uns et l'idéologie des autres. Aux Indes, les traditions végétariennes, le brahmanisme et le tabou sur la consommation de la viande de singe sont à mettre en relation avec la quasi-absence de gibier dans les échanges et la faible importance de la chasse. Dans la même optique, nous mettrons en rapport l'interdiction alimentaire sur la consommation du porc chez les Malais musulmans de la péninsule avec l'absence de chasse au gros gibier, en particulier celle du porc sauvage, chez les Semang. Comme les Malais chassent occasionnelle-

ment cet animal, nous assistons au paradoxe suivant : le seul gros gibier qui soit consommé par les « chasseurs » leur est fourni par les agriculteurs (Endicott 1979:16). Enfin, au nord des Philippines, nous retrouvons une situation semblable à celle qui prévaut en Afrique : il n'y a pas chez les agriculteurs christianisés d'interdiction alimentaire majeure sur la viande, et les Pygmées sont des chasseurs à l'arc de gros gibier (Nicolaisen 1974-75: 409-410; Eder 1978:57). Les Agta de la baie de Palanan apparaissent comme des chasseurs spécialisés : ils fournissent quelque fois plus de la moitié des porcs qu'ils abattent aux agriculteurs contre des céréales (Peterson 1978a: 118).

L'explication des déterminations exactes de l'économie des CC enclavés excède le cadre de ce travail : il suffit pour notre propos de montrer que cette explication doit tenir compte en tout premier lieu des peuples avoisinants, des caractéristiques de leur économie comme de leur religion.

Il est un autre aspect important de l'économie cynégétique. À certaines exceptions près dont la plus notoire est celle des Mbuti qui chassent au filet, les CC enclavés pratiquent très peu les chasses collectives, sous forme d'encerclement ou de rabattage du gibier : la forme prédominante de la chasse est menée par un ou deux chasseurs dont l'armement typique est constitué par la lance, l'arc ou la sarbacane. Ceci est en contraste avec ce qu'on rencontre en Eurasie du nord, en Amérique ou en Australie. La discussion de ce phénomène est indissociable de la prédominance de la chasse au petit gibier et de la négligence de celle au gros gibier même lorsqu'il est présent. On a voulu en chercher la raison dans le caractère profondément individualiste de ces sociétés de CC : soit qu'on y voit une incitation suffisante à l'emploi exclusif de méthodes individuelles de chasse, soit qu'on dénie à la société la capacité d'organiser des chasses collectives. Cette explication n'est certainement pas dénuée de fondement, surtout lorsque la société enclavée est dominée par ses voisins. Mais il y a, je crois, un autre facteur explicatif qui n'a pas été aperçu. Commençons par remarquer que les sociétés agraires d'Asie du sud organisent elles-mêmes des chasses collectives sur une très grande échelle (Rahman 1952; Macdonald 1955). Disons par parenthèse que ceci suffit à montrer que le milieu et la nature de la faune n'expliquent pas l'absence de chasse collective des CC dans ces régions : de telles formes de chasse peuvent d'ailleurs être pratiquées avantageusement même lorsque le gibier est rare et de taille modeste. Si nous persistons à penser dans la direction qui a été la nôtre jusqu'à présent, la question de l'absence de la chasse collective chez les CC ne pourra être posée correctement que simultanément avec celle de sa présence chez les agriculteurs voisins. La forme de la question suggère sa réponse : les CC ne font pas de battues collectives parce que ce sont les agriculteurs qui les font. Les CC enclavés, produisant en grande partie pour l'échange, se spécialisent dans les activités économiques qui ne peuvent être menées à bien par les sédentaires : d'une façon générale, ils occupent le créneau laissé vide par les agriculteurs. Mais l'explication ne serait pas complète

s'il n'existait de bonnes raisons pour que, dans la division interethnique du travail entre CC et agriculteurs, la chasse collective revienne aux seconds. Il y a d'abord des raisons sociales (et nous retrouvons ici les vues précédentes comme une explication partielle) : par leur densité démographique, les sociétés agraires peuvent aligner un grand nombre de participants; la grande battue est l'occasion pour le pouvoir politique d'affirmer l'étendue de sa puissance; le calendrier agricole comporte des saisons creuses pendant lesquelles les hommes sont facilement mobilisables. Il y a aussi des raisons liées à l'écologie du champ cultivé et à ses techniques : les cultures attirent le gibier, et les bordures entre champs et forêt sont des zones particulièrement giboyeuses (Peterson 1978b:64-65); les clôtures des jardins servent en même temps de haies pour le rabattage du gibier (Endicott 1979:13); la mise à feu des parcelles à défricher est l'occasion d'une chasse collective (Rahman 1952:888). Cette perspective permet également de rendre compte des cas exceptionnels où les CC pratiquent la chasse collective. La chasse au filet est chez les BaBinga la plus importante chasse collective (Bahuchet 1972:541) : or le filet est d'introduction récente et a été adopté en réponse à la demande alimentaire accrue des Bantous qui furent à cette époque soumis au travail forcé par les autorités coloniales (Bahuchet & Guillaume s.d.). D'après Harako (1976:85) le filet serait également d'introduction récente chez les Mbuti, et on peut penser à une explication similaire. En définitive, c'est toujours la même loi générale qui prévaut : les CC enclavés occupent le créneau inexploité par les agriculteurs dans la mesure où la spécialisation qui s'ensuit répond aux besoins de ces derniers.

Les CC enclavés donnent souvent l'impression de posséder une culture appauvrie caractérisée par la perte d'un certain nombre d'arts et d'outils : oubli immémorial des traditions lithiques, perte ou absence de l'arc chez la plupart des groupes indiens, abandon de cette arme au siècle dernier par les Semang, etc. Inversement, ils utilisent des armes directement empruntées aux agriculteurs : ainsi de l'arbalète des BaBinga ou de quelques groupes indochinois (Bahuchet 1972:539; Marquès-Guedes 1978). Nulle part les traditions artistiques ne semblent particulièrement développées, et j'ai déjà signalé combien les civilisations du bois des CC enclavés d'Afrique et d'Asie paraissent pauvres comparativement à celles d'autres CC. On peut se demander si l'abandon de la taille de la pierre et la dépendance technique qui en découle n'a pas contribué à un tel appauvrissement : par exemple, Carey (1976:73) cite l'opinion d'un Semang selon laquelle l'arc a été abandonné en raison de la difficulté de faire des pointes de flèches en fer alors que la sarbacane, faite en bambou et lançant de petits dards en bois, ne nécessite pas l'emploi du fer. Il me semble particulièrement digne d'intérêt de remarquer que c'est chez les CC les plus isolés de l'Asie, les Andamanais, que la culture matérielle est la plus riche. Cet isolement est tout relatif puisque certains traits comme la pirogue à balancier ou la poterie ont certainement été empruntés aux peuples voisins. Mais l'absence de commerce avec ces peuples, l'utilisation limitée du fer récupéré sur les épaves de bateaux et le maintien corrélatif d'une technologie sur coquillage

sont les signes de la persistance d'une indépendance économique qui a permis l'épanouissement d'une culture originale. À témoin de cette originalité, rappelons seulement la grande hutte collective et le fameux arc andamanais en forme de S.

Indiquons brièvement quelques autres aspects de ces sociétés qui témoignent de leur caractère enclavé :

- 1- le nomadisme paraît plus important que chez les autres CC, à l'exception des éleveurs. L'extrême mobilité et fluidité des groupes définit leur caractère insaisissable et répond sans doute au désir d'échapper à l'emprise des agriculteurs : l'évitement et l'esquive permettent le maintien d'une certaine autonomie. Dans les anciens rapports ethnographiques, il est toujours question de leur « extrême timidité », de leur fuite perpétuelle ou du « commerce silencieux ». (Forbes 1885: 122; Hose & McDougall 1912 I:36; Sopher 1954:71; etc.).
- 2- ces sociétés sont égalitaires, d'abord en raison du mode de vie nomade incompatible avec l'accumulation des richesses, mais surtout parce que l'état de dépendance économique et l'éventuelle subordination de ces sociétés ne sont guère propices au développement des richesses. Gardner (1966) voit dans l'établissement de relations égalitaires une réponse adaptée à la pression des peuples avoisinants.
- 3- le déséquilibre entre chasse et cueillette induit parfois des formes aberrantes de division du travail entre les sexes. Ainsi chez les Kadar qui s'abstiennent de chasser, l'homme déterre les tubercules avec le bâton à fouir au même titre que la femme; à l'inverse chez les Agta de Luçon qui sont principalement des pourvoyeurs de gibier, les femmes chassent à l'arc comme les hommes, cas probablement unique chez les CC (Griffin & Estioko, s.d.).
- 4- les anthropologues ayant étudié les CC asiatiques ont souvent rejeté l'idée qu'il s'agissait de « sociétés d'abondance » (Needham 1954b: 228-229; Williams 1968:89; Nicolaisen 1974-75:418). Le temps moyen consacré à la recherche alimentaire par les BaBinga est de 7h 25mn pour les hommes et de 3h 30mn pour les femmes (Bahuchet 1975b: 182, 185). Ces chiffres doivent être rapprochés des 4 ou 5 heures de travail moyen journalier de CC indépendants comme les Bushmen ou les Australiens. Ils montrent suffisamment 1) que les chasseurs BaBinga travaillent plus que s'ils ne chassaient que pour assurer leur propre subsistance, et 2) qu'il existe un net déséquilibre entre la cueillette, travail principal des femmes, et la chasse, activité masculine, ce dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. L'excès de temps de travail des CC enclavés par rapport à ce que les études sur les CC indépendants laisseraient prévoir est à mettre au compte d'une production pour l'échange et d'un échange inégal. On peut parfois parler d'une véritable exploitation des CC par leurs voisins, comme dans le cas des Mawken par exemple (Sopher 1954:60, 72).

5- les CC enclavés paraissent avoir perdu leur langue originelle pour adopter celle des agro-pasteurs. Ainsi il est particulièrement frappant que des peuples aussi différenciés au point de vue physique que les Pygmées parlent des langues apparentées à celles des voisins : les Pygmées africains parlent des langues bantoues, les Semang un dialecte austro-asiatique proche du Senoi, et les Agta une langue malayo-polynésienne.

6- leur organisation sociale est indissociable du contexte culturel des agriculteurs. Pour une discussion détaillée de cet aspect, je renvoie à la synthèse de Robson (s.d.) : d'une part, ces sociétés, en particulier aux Indes, semblent caractérisées par un extrême individualisme, d'autre part, l'organisation clanique, lorsqu'elle existe comme chez les Birhor, peut-être les Vedda et certains groupes africains, reproduit celle des agro-pasteurs voisins.

On peut se demander si la caractéristique la plus générale des cultures des CC enclavés n'est pas précisément d'être *double*. Il y a une première culture, pour ainsi dire extérieure, qui apparaît immédiatement à l'enquête ethnographique, qui est une réplique de celle des agro-pasteurs et qui est adaptée aux relations avec eux : elle concerne les rites, les clans, le système de parenté, les valeurs ou les comportements. Il y a aussi une autre culture, plus difficile à déceler, celle par laquelle les CC maintiennent leur différence, plus flexible et plus fuyante. Une telle situation a été bien décrite par Turnbull (1965) lorsqu'il parle des « deux mondes » des Mbuti ou par Gardner (1972) qui a mis en évidence les deux systèmes de parenté des Paliyan.

Il nous faut maintenant prendre en considération deux peuples CC de l'Asie du sud-est dont nous n'avons fait jusqu'ici que mentionner l'existence : les Tasaday des Philippines et les Pygmées des îles Andamans. Bien que complètement entourés par des agriculteurs, ils n'ont aucune relation économique avec eux : même le plus courant des biens échangés ailleurs, le fer, n'est pas pour ces deux peuples un objet de commerce, et nous avons vu que tous deux perpétuaient une tradition lithique (sur pierre ou coquillage). En dépit de cette importante différence avec les autres CC d'Asie méridionale, il s'agit bien de CC de type enclavé dans la mesure où l'environnement socio-culturel des agriculteurs est déterminant pour ces deux peuples. Plus exactement, ils se définissent tous deux en fonction de cet environnement, par une volonté farouche d'autonomie et une politique systématique d'isolement. Les Tasaday ont pratiqué cette politique d'évitement avec un tel succès que l'existence de ce petit peuple était resté inconnu de ses voisins jusqu'à ces dernières années. Les Andamanais ont maintenu leur indépendance grâce à leur hostilité permanente à l'égard des étrangers et à leur réputation guerrière.

Les Tasaday n'ont fait que porter à son extrême limite une attitude courante chez les autres CC enclavés : la fuite et la retraite dans des lieux peu

fréquentés par les agriculteurs. Deux autres traits des sociétés de CC asiatiques se retrouvent chez eux : une culture appauvrie et une prédominance absolue de la cueillette jointe à l'absence totale de toute arme de chasse. Les Andamanais ont au contraire développé une institution presque inexistante chez les autres CC nomades : l'importance de la guerre est un trait original à mettre au compte de leur situation enclavée. Pour se protéger de leurs voisins ils semblent s'être retranchés derrière des barrières : mais celles-ci ne sont imperméables que dans un seul sens, empêchant les pertes culturelles mais permettant l'adoption d'inventions d'origine étrangère. Dans cette fausse situation d'isolement, la culture a pu s'enrichir tant au niveau matériel que rituel : ainsi la pirogue à balancier et le double enterrement qui sont des traits culturels typiquement malayo-polynésiens répandus de l'Océanie à Madagascar ont probablement été empruntés. La vie cérémonielle des Andamanais paraît beaucoup plus riche et complexe que celle des CC du sous-continent indien (Morris 1978; Robson 1978).

En conclusion, il y a deux sortes de CC enclavés : 1° ceux qui procèdent à des échanges réguliers avec les voisins, 2° ceux qui restent isolés. Leur commun dénominateur est que ces sociétés ne peuvent être comprises sans référence au contexte culturel des agro-pasteurs. Toutes procèdent de la même volonté ethnique de perpétuer un mode de vie nomade et CC sur un continent où la domestication est devenue la règle. Soit que la chasse-cueillette se transforme en une activité spécialisée au sein d'une division interethnique du travail : il s'agit alors d'une forme d'acculturation qui maintient la différence, avec le risque toujours présent d'une domination par des sociétés voisines plus puissantes. Soit que, et sans doute par réaction à cette menace de domination, les CC aient cherché à préserver leur autonomie en coupant toute relation avec le monde extérieur : mais nous avons vu ce qu'il en était de cet isolement apparent.

Il reste à situer historiquement et géographiquement les CC enclavés. Faisant écho à l'opinion des préhistoriens africains (Phillipson 1969:40-42; Miller 1969:86-88), Bahuchet et Guillaume (s.d.) ont dénoncé ce qu'ils appellent « le mythe du cocon forestier » et ont montré qu'il y avait tout lieu de croire que les relations entre les Pygmées et les agriculteurs remontaient à une lointaine antiquité. Un peu partout en Afrique les fouilles archéologiques comme les traditions orales font état de la coexistence d'agriculteurs métallurgistes avec des CC non-métallurgistes mais obtenant du fer par échange. En Asie du sud, l'ancienneté des échanges entre CC et agriculteurs est attestée par des documents historiques remontant au XVII^e siècle ou par la littérature tamoule du début de notre ère (d'après Robson 1978; s.d.).

Il n'est pas toujours aisé de faire le partage entre ce qui résulte de la colonisation européenne et ce qui est traditionnel. Mais je me demande — et cette question ne se pose que pour les CC de cette catégorie — si la distinction est tellement pertinente en ce qui concerne les CC enclavés. La situation

coloniale a bien pu contribuer à approfondir l'exploitation à laquelle ces CC sont soumis, à introduire de nouvelles collectes motivées par un marché totalement extérieur à la région, et à modifier de mille manières la situation précédente. Mais les CC enclavés sont de toute façon confrontés à des sociétés différentes des leurs. Peu importe que le produit de la chasse soit destiné à des villageois ou à un entrepreneur capitaliste, qu'il faille tuer le gibier ou le capturer vivant pour des laboratoires, que le rotin serve à faire des paniers ou des manches de parapluies : toutes les ressources ou situations quelles qu'elles soient paraissent bonnes à être exploitées. C'est en ce sens que Morris (1977) a pu rapprocher justement les CC enclavés des Indes avec les Amérindiens du Canada qui chassaient pour le commerce des fourrures. L'anthropologie moderne a souligné le caractère flexible et adaptatif des sociétés de CC. On peut admettre qu'il s'agit là d'une vérité générale concernant le mode d'insertion typique des CC nomades dans leur milieu. Mais tandis que c'est l'environnement physique qui compte pour les CC indépendants, les CC enclavés s'adaptent d'abord à l'environnement culturel en ce sens qu'ils paraissent s'orienter vers les tâches que leur désignent les sociétés avec lesquelles ils sont en contact.

Pourquoi les CC enclavés ont-ils une répartition essentiellement tropicale ? Il y a là un problème qui dépasse le cadre des CC de cette catégorie. En Afrique et en Asie, mais aussi en Océanie et en Amérique, on retrouve le même phénomène entre les deux tropiques : les CC subsistent çà et là, occupant de petites régions mais jamais de larges zones. Il est possible que l'environnement naturel soit à l'origine de ce phénomène : la diversité et la dispersion des ressources dans les écosystèmes généralisés des tropiques favorisent probablement une multitude d'économies dont chacune est adaptée à une microrégion naturelle. C'est dans cette perspective que Hutterer (1976:225-227) a essayé de rendre compte de la persistance tardive du mode de vie CC dans la préhistoire de l'Asie du sud-est : sa coexistence avec une horticulture précoce va de pair avec un accroissement des échanges entre les deux types d'économies, une dépendance réciproque entre les CC et les horticulteurs.

♦ Type B : les CC circonscrits

Il s'agit de CC localisés dans des zones où la domestication des plantes et/ou des animaux telle qu'elle est pratiquée par les agro-pasteurs avoisinants est impossible, ou du moins suffisamment peu rentable, en raison de facteurs naturels comme le froid ou l'aridité. Essentiel à la définition est le fait que la limite géographique entre CC et agro-pasteurs suit des frontières écologiques. La définition est relative dans un double sens :

- 1- Les frontières écologiques pertinentes sont déterminées par l'état de la domestication *telle qu'elle est pratiquée* par les voisins. Si des zones sont exploitées par des CC parce que les peuples voisins situés à la

périphérie ne peuvent y pratiquer leur économie agro-pastorale, cela ne veut pas dire que d'autres agro-pasteurs ne pourraient y prospérer s'ils disposaient d'une autre technologie. Prenons l'exemple du Canada : on peut dire en première approximation que c'est *parce que* l'agriculture y est impossible sur la plupart de son territoire que les Indiens y sont CC. Toutefois cette explication n'est qu'en *première approximation* car des régions sibériennes analogues par la latitude et le climat sont exploitées par des pasteurs de rennes : seule l'absence d'une telle tradition pastorale dans le Nouveau Monde fait que la question de la limite entre CC et agro-pasteurs se pose sur ce continent exclusivement en termes de domestication des plantes, principalement celle du maïs. Ce genre de remarque peut s'appliquer à tous les CC circonscrits. Leur limite est relative au type d'agro-pastoralisme pratiqué à leur périphérie. Leur définition qui est faite en référence aux conditions écologiques n'a de sens que sur le fond de données historico-techniques.

- 2- Il s'agit de zones où la domestication est impossible, *ou du moins suffisamment peu rentable* pour que les peuples ne s'y adonnent pas. Dans les régions caractérisées par un climat extrême, il y a véritablement impossibilité, mais plus généralement le problème est de savoir quelle stratégie – exploitation de ressources spontanées ou au contraire domestiques – est la plus efficace et la mieux adaptée aux conditions naturelles et à la situation historique, compte tenu des niveaux technologiques atteints par les CC et les agro-pasteurs en présence. Il s'ensuit que la frontière entre les deux peut être modifiée par des conditions nouvelles. Ainsi, en Amérique du Nord, l'aire d'extension du maïs cultivé était plus vaste que celle atteinte dans les temps historiques. L'exemple des Plaines montre comment un élément nouveau – le cheval et la situation de guerre chronique qui lui est liée – peut rompre l'équilibre en faveur des chasseurs. Dans d'autres régions du monde on connaît des CC qui sont d'anciens agriculteurs. Il ne s'agit pas de régression : simplement tel ou tel facteur – un changement climatique, la pénétration européenne ou encore une spécialisation inter-régionale croissante – fait qu'il devient à un moment donné plus avantageux d'être CC. Il s'ensuit que la frontière entre CC et agro-pasteurs souffre d'une certaine instabilité.

Les CC circonscrits sont, comme ceux de la catégorie précédente, définis par rapport aux agriculteurs et aux pasteurs. Mais il ne s'agit pas nécessairement de peuples avoisinants : les CC circonscrits peuvent occuper une aire immense et n'avoir autour d'eux que des CC. Il s'agit plutôt de la situation globale de l'agriculture et du pastoralisme sur le continent où ils sont situés. On peut faire immédiatement quelques remarques générales sur les CC de ce type :

- Ils sont limités aux régions « les moins fertiles », encore que cette notion soit toute relative. La Californie, en raison de son climat méditerranéen à été sec, n'est pas fertile du point de vue des Indiens qui cultivent le maïs; mais elle le serait pour des peuples cultivant des céréales d'hiver, comme elle l'est pour les blancs qui pratiquent systématiquement l'irrigation. Le point important est que la Californie était extrêmement fertile pour les CC qui l'habitaient, en raison des immenses forêts de chênes ainsi que des nombreuses ressources spon-tanées qui s'y rencontraient: la densité démographique et l'ex-tra-ordinaire diversité culturelle de cette province témoignent de cette fertilité. Il en va de même pour la côte nord-ouest et plusieurs régions de Sibérie. Mais il est significatif que ces trois exemples soient du type sédentaire et stockeur: c'est un développement normal des sociétés de CC lorsqu'elles sont localisées dans des régions riches et fertiles du point de vue d'une stratégie de chasse-cueillette. Il en résulte que les CC nomades circonscrits seront localisés dans les régions qui ne sont ni propices à l'agriculture ou au pastoralisme ni riches et fertiles d'un point de vue CC: ce sont les déserts chauds des tropiques ou les déserts froids de l'arctique. Il faut ajouter des régions impropres à l'agriculture mais riches en gibier, en raison de l'impossibilité pour des chasseurs de promouvoir une économie de stockage (voir plus haut).
- Par définition, pour des CC circonscrits, la chasse et la cueillette repré-sentent le seul, ou du moins le meilleur, mode d'exploitation de l'envi-ronnement naturel. C'est seulement pour cette catégorie de CC que la notion d'adaptation au milieu prend tout son sens. En raison de l'im-possibilité de stratégies alternatives il semble légitime d'avancer l'idée de « milieu difficile»: le mode de vie mobile fondé sur la chasse et la cueil-lette apparaît ici comme particulièrement bien *adapté*. Dans le même ordre d'idée, on parlera de spécialisation: par rapport aux autres peu-ples, les CC circonscrits sont spécialisés dans l'exploitation des milieux difficiles.
- Ces CC sont circonscrits aux zones dans lesquelles les agro-pasteurs ne peuvent pas s'étendre. Leur existence ne se justifie que pour autant que l'économie agro-pastorale échoue et c'est cet échec qui définit les limites territoriales des CC. Inversement les régions occupées par les agro-pasteurs pourraient très bien être exploitées selon une stratégie de chasse-cueillette (ainsi qu'il en allait avant le néolithique) si ce n'était la supériorité militaire, démographique et économique des sociétés agro-pastorales. Il y a donc un rapport inégal entre CC cir-conscrits et agro-pasteurs: mais le fait que les CC occupent des régions qui sont des déserts du point de vue des agriculteurs représente une protection pour eux contre les empiètements possibles de ces derniers. À la différence des CC enclavés, le rapport entre les CC circonscrits et leurs voisins ne tend pas à se transformer dans le sens d'une dépen-dance économique et d'une domination politique. Il faut toutefois signaler des phénomènes marginaux qui se produisent sur les franges

des aires circonscrites, au contact direct avec les sociétés agro-pastorales : lorsque les CC procèdent avec ces sociétés à des échanges économiques importants, ils se rapprochent de ceux du type enclavé. Tel semble être le cas au nord des Grands Lacs d'Amérique : les Iroquois se livraient au commerce des grains avec les Algonkins et perpétrèrent contre eux de fréquents raids guerriers.

Les exemples typiques de CC circonscrits sont ceux des Amériques. L'absence presque complète de pastoralisme sur ce continent fait que les frontières entre les CC et leurs voisins doivent être envisagées en fonction des limites de l'agriculture qui, partout sauf en Amazonie, est celle du maïs. Le texte de référence reste celui de Kroeber (1939:207 et sv.) qui a montré de façon détaillée que l'aire d'extension du maïs cultivé en Amérique du Nord était limitée par des facteurs climatiques. Les vastes régions peuplées de CC au moment de la colonisation sont encore à l'heure actuelle des régions non agricoles : domaine arctique, forêts du Canada, Rocheuses, Grand Bassin, presqu'île de Californie, Pampas, Patagonie et Terre de Feu. Plus exactement l'examen de la carte de répartition des CC des Amériques montre que les régions non-agricoles riches sont occupées par des stockeurs qui ont développé de brillantes civilisations : côte nord-ouest, Californie et leurs abords immédiats vers l'intérieur. Les CC nomades occupent des zones — souvent appelées « marginales » par les anthropologues américains — qui ne peuvent donner lieu ni à une économie agricole ni à une économie de CC fondée sur le stockage. Ces zones sont 1° des régions ou déserts froids (toundra, Terre de Feu), 2° des déserts chauds (Grand Bassin, presqu'île de Californie, nord-est du Mexique, une partie du Gran Chaco) et 3° des régions herbeuses ou forestières peu propices à la culture et où le caractère économiquement dominant de la chasse prohibe le développement d'un stockage à grande échelle (Forêts canadiennes, Plaines des États-Unis, Pampas, Patagonie).

En Amérique tropicale, du Paraguay au Venezuela, les CC sont disséminés en une multitude d'ethnies occupant des petits territoires au milieu d'horticulteurs, situation qui évoque celle des CC enclavés. Toutefois, à l'inverse de ces derniers, les CC américains ne semblent pas entretenir de relations économiques importantes avec leurs voisins. Il existe une différence notoire entre l'Ancien et le Nouveau Monde : sur ce dernier continent toute métallurgie du fer est inconnue jusqu'à la colonisation et la seule métallurgie du bronze reste limitée géographiquement à la région andine comme elle est limitée quant à son importance économique. Les peuples des basses et moyennes terres tropicales — tant CC qu'horticulteurs — sont des utilisateurs de la pierre. Il s'ensuit que les CC tropicaux américains ne sont pas, comme ceux d'Afrique et d'Asie, techniquement dépendants des sociétés voisines, et l'absence de commerce du fer est une incitation en moins à l'établissement d'échanges économiques réguliers. Une autre différence, non moins importante mais plus difficile à cerner, entre l'Ancien et le Nouveau Monde provient de la nature des cultures tropicales : dans

le premier ce sont les céréales — le riz en Asie méridionale et le millet dans les savanes africaines — qui dominent, alors que dans le second ce sont les tubercules, le manioc en Amazonie. On a souvent commenté cette différence entre sociétés céréalicultrices et sociétés cultivant les tubercules : les premières sont plus expansionnistes, plus stratifiées. L'alimentation à base de manioc doit être complétée par les produits de la chasse et de la pêche, les sociétés amazoniennes ont une densité démographique très faible, elles sont organisées en tribus ou chefferies mais non en États, etc. Pour toutes ces raisons, il ne semble pas y avoir de différence fondamentale entre CC et horticulteurs amazoniens : il s'agit plutôt d'un continuum. Seule une étude détaillée pourrait montrer que les limites entre les uns et les autres suivent des lignes de clivage naturelles, que par exemple les horticulteurs sont établis dans les zones alluviales alors que les CC occupent des terres plus hautes et moins fertiles (Lathrap 1968). Il suffira ici de remarquer que la faible différence entre une stratégie de chasse-cueillette et une autre fondée sur la culture *telle qu'elle est pratiquée* en Amazonie et autour, fait que des différences écologiques minimales rendent compte du choix de l'une ou l'autre stratégie, et que les frontières naturelles ainsi définies 1^o déterminent des micro-régions, donnant aux CC l'apparence trompeuse de CC de type enclavé et 2^o soient éminemment instables, donnant lieu aux nombreux exemples d'« involution » connus dans cette région d'Amérique.

La discussion précédente s'applique aussi aux cueilleurs néo-guinéens de sagou. L'écart entre sagoutier spontané et sagoutier cultivé paraît particulièrement faible, la « culture » de ce palmier consistant seulement en une protection ou une multiplication par plantation de rejets récoltés dans des peuplements spontanés. Les cueilleurs de sagou occupent principalement des basses terres marécageuses impropres à la culture (Barrau 1962:42).

Reste à discuter de la délicate question des Bushmen. Ce qui complique cette question, c'est tout d'abord la situation fondamentalement changeante de l'Afrique du sud, avec l'expansion progressive des Bantous depuis deux millénaires au moins. C'est ensuite la confusion des premiers comptes-rendus ethnographiques entre Bushmen et Hottentot, et une symbiose intime entre les deux peuples (Schrire 1980). C'est enfin, en dépit de remarquables monographies modernes sur des habitants du Kalahari comme les !Kung, l'absence totale de travail d'ensemble faisant la synthèse des données ethno-historiques, ethnographiques et archéologiques pour toutes les régions occupées par les Bushmen.

En gardant présent à l'esprit tout ce que cette présentation peut avoir d'insuffisante et de provisoire, nous distinguerons deux grandes zones : d'une part, une large zone centrale formée par le Kalahari et les hauts plateaux de la Province du Cap, d'autre part, une zone périphérique au nord et à l'est de la première.

Dans la zone périphérique, la présence bantoue s'est affirmée de façon nette bien avant le XIXe siècle; les Bushmen ne forment pas un peuplement homogène de ces régions mais subsistent çà et là. Il s'agit certainement de CC enclavés, ainsi que nous l'avons admis dans la section précédente :

- dans le sud de l'Angola, il y a plusieurs groupes dispersés de !Kung dont seuls ceux de l'est perpétuent un mode de vie exclusivement CC. Au moment de l'enquête de Bleek (1927:52; 1928a: 108-109) ils procèdent déjà à un important commerce avec les Bantous; il y a une sorte de division inter-ethnique du travail, les !Kung échangeant le gibier contre les produits agricoles des Bantous; l'apport alimentaire constitué par ces produits est tellement important que d'après Bleek les !Kung de l'Angola ne font pratiquement pas de cueillette alors que cette activité fournit pour les !Kung du Kalahari la moitié ou les trois-quarts de leur nourriture; le fer vient des Bantous mais certains campements disposent d'une forge, etc. D'autres groupes, tels les Zama et les Kwadi (ou Ba-Koroca), parlant des langues à click mais distincts linguistiquement et physiquement des Bushmen, sont décrits tantôt comme des CC, tantôt comme des pasteurs : en tout cas ils paraissent assujettis aux Bantous (Almeida 1965:14). Le problème semble se poser dans les mêmes termes pour les Bergdama qui sont dispersés plus au sud dans le Sud-Ouest Africain.
- dans le nord-est du Botswana et le sud de la Rhodésie, il y a une multitude de groupes Bushmen dispersés et en étroite contact avec les Bantous pour le compte desquels ils chassent et gardent les troupeaux (Schapera 1930:36).
- dans toute la frange orientale de l'Afrique du sud, différents petits groupes Bushmen semblent avoir subsisté à divers moments de l'histoire : ainsi de ceux du Basutoland refoulés dans les Maloutis, partie haute du Drakensberg, avant d'être exterminés (Ellenberger 1953), ou encore des « Batwa » du sud-est du Transvaal et des groupes parlant des langues à clicks signalés par les géographes arabes au Xe et XIIe siècle en Mozambique (Tobias 1978:4). Nous savons peu de choses sur ces groupes : tout au plus peut-on dire que leur localisation au milieu ou aux abords immédiats de la zone bantoue suggère qu'il s'agissait de CC de type enclavé.

La zone centrale de peuplement des Bushmen se situe à l'intérieur d'un grand trapèze formé grosso modo de la Namibie, du Botswana et de la Province du Cap. Tout autour de ce trapèze, au nord et à l'est, les Bantous sont présents. Ils le pénètrent selon trois axes : dans le nord de la Namibie, entre le Botswana et le Cap, enfin le long de la côte sud. Mais à part ces trois têtes de pont, ils sont absents du trapèze qui forme l'aire d'habitation traditionnelle des Bushmen et des Hottentots. Or, ce qui semble présider à la répartition géographique des deux peuples, c'est la possibilité ou l'impossibilité du pastoralisme tel qu'il est pratiqué par les Hottentots. Au nord de la rivière Orange, dans le désert de Namibie et le centre et le sud du Kalahari,

il n'y a pas d'eau de surface présente tout au long de l'année : à moins d'un aménagement du milieu, le bétail n'y peut survivre et ces régions sont exploitées par des CC. Au sud de la rivière Orange, les Hottentots semblent s'être réservé la frange côtière plus riche tandis que les Bushmen du Cap occupent les plateaux de l'intérieur (d'après la carte de Willcox 1963).

Ces notes fragmentaires suggèrent que les Bushmen du Kalahari et du Cap sont des CC circonscrits. L'utilisation éventuelle de produits métallurgiques pose un problème supplémentaire. Les !Kung du Kalahari étudiés par Marshall (1976:51-52) et Lee (1979:76-77) utilisent le fer et ne connaissent au moment de l'enquête aucune tradition de taille de la pierre. Il en va différemment des Bushmen du Cap pour lesquels il existe une multitude de témoignages d'une industrie lithique encore vivante au XIXe siècle : la pierre est utilisée pour les pointes de flèches, les lames de couteau, les fameuses pierres perforées destinées à lester les bâtons à fouir (Stow 1905: 67, 69; Bleek & Lloyd 1911:227; Rippen 1918:75-78; Schapera 1927; Maingard 1932:719; Goodwin 1945:433-435). Dira-t-on que cette différence est imputable à la différence de date des enquêtes ethnographiques, et que les !Kung du XXe siècle ont pu perdre un art qui était peut-être encore vivant un siècle plus tôt ? On aurait pu s'attendre au contraire, à ce que les Bushmen du Cap aient perdu cet art depuis longtemps suite à l'extermination systématique dont ils ont été l'objet : à l'inverse, la culture !Kung du Kalahari est encore à l'heure actuelle une des mieux préservées. L'exemple du Cap montre que la tradition lithique a tendance à se perpétuer : en plein XIXe siècle les Bushmen de cette région continuent à fabriquer des pointes de flèches en pierre locale ou en verre, et Stow (1905:67) rapporte un témoignage qui montre que la taille rapide d'une pierre afin de dépecer un animal était encore un réflexe vivant à cette époque. Aussi, si les !Kung du Kalahari ne savent ce qu'est une pierre taillée, ceci ne résulte certainement pas d'une évolution récente : avant l'arrivée des Bantous à la fin du XIXe siècle, ils fabriquaient encore des pointes de flèche en os, mais rien n'indique une véritable tradition lithique, et le commerce du fer avec les Bantous remonte sans doute à plusieurs siècles (Marshall 1976:51-52; Lee 1979: 76-77).

La dépendance technique des !Kung vis-à-vis des Noirs n'en fait pas des CC enclavés. Il s'agit plutôt d'un phénomène qui se produit sur les franges des zones circonscrites et que nous avons déjà mentionné à propos des Algonkins des Grands Lacs. Mais si les !Kung importent du fer, ils fournissent nécessairement d'autres produits en contrepartie. Je me demande si l'importance de ces échanges avec l'extérieur — avant même l'arrivée des Bantous — n'a pas été sous-estimée dans les études modernes si détaillées et remarquables par ailleurs.

Du Cap au nord du Kalahari, il semble exister un gradient relatif à l'utilisation du fer. Ainsi les Naron du Kalahari central utilisent le métal à un moindre degré que les !Kung : ils se servent de pointes métalliques, mais ils

les obtiennent de leurs voisins septentrionaux qui seuls savent les mettre en forme; les Naron eux-mêmes ne fabriquent que des pointes en os (Bleek 1928b:13-15). Les Naron ne sont qu'un des maillons d'un vaste réseau d'échange où les produits métalliques, le tabac et le millet venant des Bantous du nord ou de l'est circulent d'un peuple bushman à un autre, tandis que d'autres biens, essentiellement des perles confectionnées avec des coquilles d'œufs d'autruche, suivent un chemin inverse (Schapera 1930:146). À l'extrême sud, le cas des Bushmen du Cap est probablement le seul exemple ethnographique connu de peuple africain n'utilisant pas le fer. La raison en est peut-être qu'ils sont en contact principalement avec les Hottentots, chez lesquels la métallurgie ne semble pas être aussi développée que chez les Bantous (Schapera 1930:315-316; Maingard 1932:712).

◆ Type C

Il s'agit de la catégorie résiduelle des CC nomades n'appartenant pas aux deux types précédents. Ce sont les seuls qui ne soient *pas définis en référence à des agro-pasteurs*, ni en ce qui concerne leur économie comme les enclavés, ni en ce qui concerne leur extension géographique comme les circonscrits. Ils occupent toute une région du globe où n'existe aucune tradition agro-pastorale.

Le seul exemple de CC de cette catégorie est celui des Aborigènes australiens, parmi lesquels il faut compter les Tasmaniens. L'aire occupée est immense : en dépit de son caractère insulaire, l'Australie a les dimensions d'un continent. Deux considérations suffisent à distinguer les Australiens des CC circonscrits. L'environnement des régions tropicales d'Australie, en Terre d'Arnhem et dans le nord du Queensland, diffère très peu de celui qui prévaut dans les basses terres de Nouvelle-Guinée où est pratiquée une horticulture à base de tubercules : lorsqu'on passe d'une île à l'autre, de la Papouasie au Cap York, il ne semble pas y avoir de rupture écologique nette qui puisse expliquer que l'horticulture n'ait jamais pris pied en Australie. Telle est l'opinion des préhistoriens australiens. Ainsi, White (1971: 185) souligne qu'il n'y a pas de base écologique au rejet de l'horticulture par les Aborigènes : du Trans Fly au Cap York, les sols, la pluviosité, les températures et les associations végétales sont semblables. White (1971: 187) et Golson (1972:387-388) rappellent que beaucoup d'espèces végétales spontanées utilisées à des fins alimentaires par les Australiens sont cultivées plus au nord, en Nouvelle-Guinée et en Asie du sud-est. Rapporant une discussion sur le rôle du détroit de Torrès comme barrière culturelle, Golson (1972:387) écrit :

White stressed that the situation that needed explanation, whereby Australian hunter-gatherers safeguarded their subsistence frontiers unbroken, was like no other in the world and that nothing he had heard during the symposium from biogeographers or earth scientists suggested the existence of convincing environmental evidence that

the sort of horticulture practised in southwest Papua, based on yam, sugarcane and banana, with taro and coconut of lesser importance, was impossible in tropical Australia.

Soulignons qu'aux termes mêmes de cette citation, il s'agit d'une situation qui *n'a pas de parallèle dans le monde* (« like no other in the world »), ce qui est conforme à notre typologie qui fait du cas australien un cas unique.

La limite géographique entre les CC australiens et leurs voisins horticoles n'est pas une frontière écologique évidente : c'est la première différence avec les CC circonscrits. La seconde provient du fait que les Australiens ne sont pas typiquement, comme les CC circonscrits, des habitants des régions arides. Seule l'image actuelle de la fin du XXe siècle, alors que les colons blancs ont occupé toutes les bonnes terres, peut donner une telle impression. Avant la colonisation, tout le continent est habité par les Aborigènes, et c'est dans les régions non désertiques qu'on trouve les densités démographiques les plus élevées : nord tropical, extrémité sud-ouest, toute la région du sud-est arrosée par de grands fleuves, côtes. Ces terres ne sont pas impropres à la culture. Nous avons déjà évoqué la possibilité d'une horticulture tropicale dans le nord; dans certaines régions méridionales, comme la vallée du Darling, les conditions naturelles ne paraissent pas suffisamment mauvaises pour que des chercheurs n'aient pu se demander pourquoi les Australiens, qui pratiquaient déjà la récolte et le stockage de graminées sauvages, n'ont pas inventé une véritable céréaliculture (Allen 1974). En conclusion, l'Australie me paraît représenter le seul bloc culturel relativement homogène dont les limites ne soient pas définies en fonction de l'agriculture, de sa possibilité ou de son impossibilité.

☐ Remarques finales

1. Rappelons que ce qui nous a guidé dans la typologie comme dans la définition des CC, c'est la domestication des plantes et des animaux. Le rapport entre type et domestication peut être résumé comme suit :

- | | |
|------------------------------------|---|
| I CC montés : | <i>inclusion</i> d'éléments de domestication dans l'économie |
| II CC stockeurs : | <i>identité</i> de la structure socio-économique à celle des céréaliculteurs. |
| III CC sédentaires non-stockeurs : | (probablement) aspects sociaux <i>comparables</i> à ceux de certains cultivateurs |
| IV CC enclavés A : | économie ou société définie en fonction des <i>sociétés extérieures</i> d'agro-pasteurs |
| IV CC circonscrits B : | localisation déterminée par les <i>sociétés extérieures</i> d'agro-pasteurs |
| IV CC type C : | sans rapport |

Il résulte de la nature de la classification que ses classes ne sont pas nécessairement exclusives les unes des autres. Seules A, B et C le sont entre elles : mais nous avons soutenu que les sociétés sédentaires de Nouvelle-Guinée étaient circonscrites et on peut concevoir des stockeurs qui aient avec les agriculteurs voisins un rapport qui rappelle celui des enclavés. Toutefois, la classification proposée des CC nomades en types A, B et C ne peut être étendue sans problème aux autres types (I et II) de CC. La question du rapport de ces CC avec les agro-pasteurs voisins se pose en des termes sensiblement différents qu'en ce qui concerne les nomades. Les CC montés sont le plus souvent des peuples dominants leurs voisins agriculteurs. Quant aux CC sédentaires et stockeurs, ils paraissent se placer — par leur richesse matérielle, leur densité démographique et leur organisation militaire — sur un pied d'égalité avec les agriculteurs : s'il y a une régression générale de ce type de société depuis la préhistoire, c'est que leur sédentarité les conduit à adopter l'agriculture et non pas parce qu'ils sont déplacés par des agro-pasteurs.

2. Aspects géographiques

Les différents types de CC ne se répartissent pas au hasard entre les continents : sur chaque continent, seuls quelques types en nombre limité se rencontrent à l'exclusion des autres. Cela dépend du type même de domestication qui y est pratiqué : l'histoire de l'agriculture et de l'élevage se développe sur chaque continent selon des modalités régionales qui lui sont propres.

Commençons par rappeler la répartition des types A, B et C : A en Eurasie et en Afrique (à l'exception de l'extrême sud), B en Afrique du sud, en Nouvelle-Guinée et en Amérique, C en Australie. Les CC A occupent l'Ancien Monde qui est celui de la métallurgie du fer et où ont pris naissance depuis longtemps de nombreuses sociétés étatiques : ceci rend compte de la dépendance économique et du caractère subordonné de bien des CC enclavés. Il est un autre facteur qui semble séparer plus sûrement les régions des CC A des B : c'est le caractère plus ou moins limité de la domestication. Les CC circonscrits ne semblent pouvoir exister que là où le développement agro-pastoral est insuffisant pour permettre la colonisation des régions que j'ai appelées difficiles. Pour l'Amérique, nous avons déjà vu que c'était l'absence de pastoralisme qui rendait compte de la survivance de CC sur une bonne partie du continent, dans toutes les régions impropres à l'agriculture mais où l'élevage est concevable. En Afrique du sud, la persistance du mode de vie CC s'explique par la tradition purement pastorale des Hottentots qui ne disposent pas d'animaux adaptés au désert comme le chameau et qui n'aménagent pas le milieu en creusant des puits. À l'inverse des régions B, l'Ancien Monde connaît une multitude de techniques et d'espèces végétales ou animales domestiquées. On a souvent dit que les CC subsistaient dans des régions marginales comme les déserts. Mais aucun désert froid ou chaud

n'est dans l'Ancien Monde (toujours exceptant l'Afrique méridionale) exploité par des CC : le Sahara, les déserts du Moyen Orient ou d'Asie Centrale, et la toundra sont le domaine d'élection des éleveurs.

Les CC stockeurs, en raison du caractère saisonnier de leurs ressources, sont normalement exclus des basses latitudes. Mais le développement de l'agriculture contribue également à les rejeter vers l'extrême nord : nous avons déjà parlé de leur tendance à adopter l'agriculture en raison de leur sédentarité. Il en résulte que les peuples de cette catégorie qui restent CC seront ceux des hautes latitudes, typiquement des pêcheurs subarctiques ou des chasseurs maritimes arctiques. Toutefois il est clair que la répartition est plus large et descend plus au sud en Amérique qu'en Eurasie : la raison en est toujours dans le caractère plus différencié et donc plus expansif de la domestication dans ce dernier continent.

Quant aux CC montés, ils n'existent de façon traditionnelle que là où le pastoralisme s'est développé, c'est-à-dire dans l'Ancien Monde : le cheval des Amérindiens ne représente qu'une intrusion européenne. Comme les stockeurs, et pour les mêmes raisons, les CC montés sont limités aux latitudes élevées de l'Eurasie.

3. *Problèmes évolutifs*

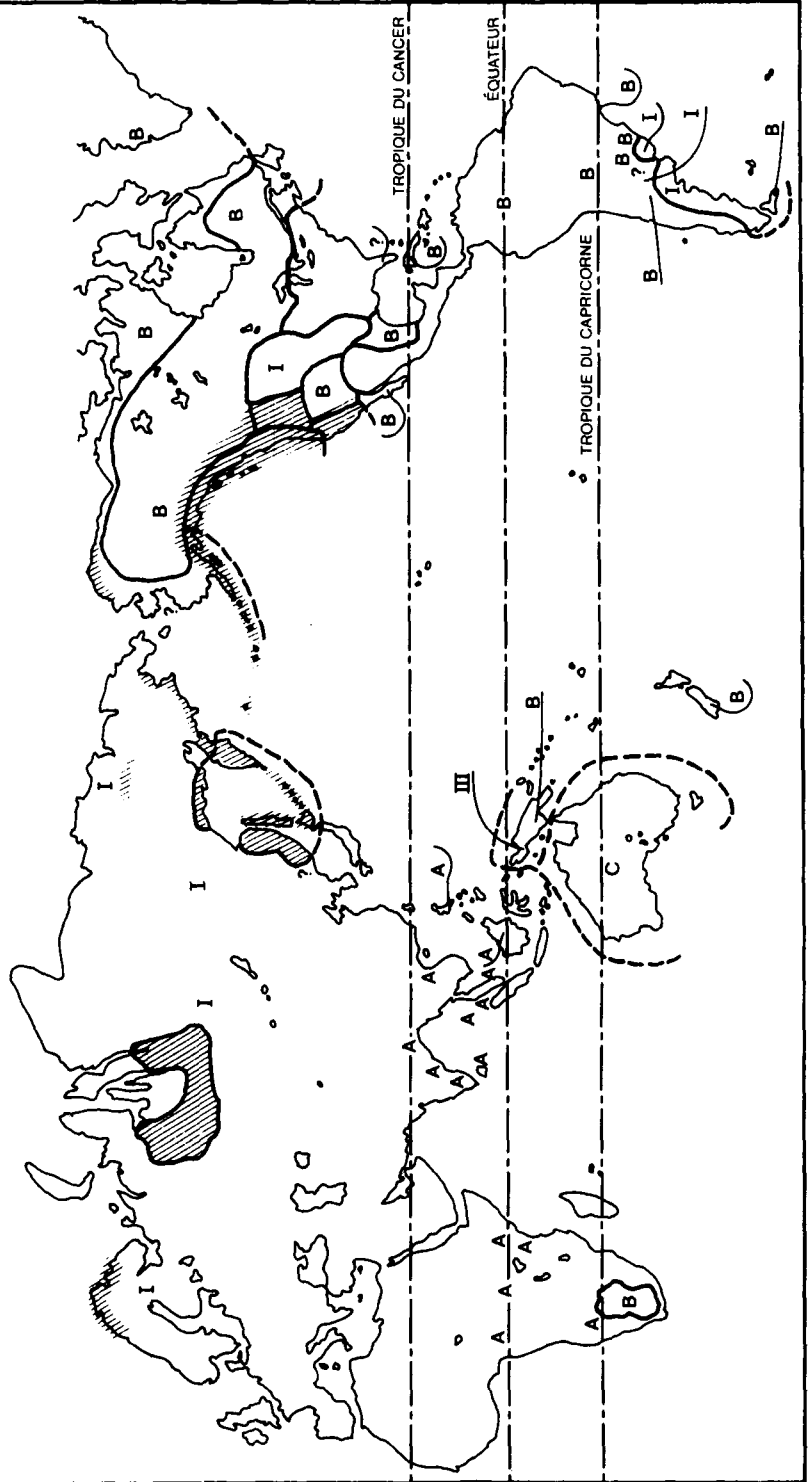
Sous-jacente à une périodisation marxiste de l'histoire comme à bien des vues générales sur les CC est l'équation entre sociétés de CC et sociétés égalitaires, équation qui va de pair avec l'idée que les inégalités n'apparaissent qu'à partir du néolithique. Une telle équation ne vaut que pour les CC du type IV, CC nomades. Aucune société appartenant aux autres types n'est particulièrement égalitaire. Chez les stockeurs, les inégalités apparaissent même de façon assez régulière : elles sont dans certains cas extrêmement marquées. Il en résulte que les inégalités se développent *en dehors* de tout contexte agricole, *avant* même l'invention de l'agriculture. Ceci pose un double problème. Les CC de type II partagent avec les agriculteurs bien des traits socio-économiques. Si le terme de CC s'applique ainsi à des réalités aussi hétérogènes, on peut mettre en doute la pertinence de l'opposition CC/agro-pasteurs. Ne convient-il pas de lui préférer une autre opposition, entre, d'une part, des sociétés (agricoles ou CC) possédant une même structure économique reposant sur le stockage et, d'autre part, des sociétés (essentiellement des CC) mobiles, avec une stratégie flexible et sans pratique intensive de stockage ? Cette perspective va de pair avec une réorganisation de la périodisation de l'histoire : la rupture fondamentale ne peut plus être constituée par une « révolution néolithique » qui sépare un mode de vie CC d'un autre fondé sur la domestication.

Les CC montés sont par définition postérieurs au néolithique. Il en va de même des types A et B. Les CC sédentaires-stockeurs peuvent au contraire

CARTE 2 : Types de sociétés de chasseurs-cueilleurs

LÉGENDE

- I cc montés
- /// cc stockeurs
- III cc sédentaires non stockeurs
- A cc nomades, enclavés
- B cc nomades, circonsrits
- C cc nomades, autres



précéder le néolithique. J'ai tenté de traiter cette question ailleurs (Testart s.d.) pour autant que notre connaissance de la préhistoire le permettait : une économie de CC reposant sur le stockage précède l'agriculture dans quelques régions du monde, mais l'antiquité de ce type d'économie ne semble pas remonter très au delà de la fin du paléolithique supérieur. C'est sans doute vers cette époque, et la suivante qu'il était convenu d'appeler mésolithique, que se mettent en place les éléments techniques qui vont conduire à une transformation radicale des structures économiques : dans le même mouvement, les innovations relatives à la pêche ou à l'exploitation des graminées, la systématisation de la conservation alimentaire ou les débuts de la domestication, débouchent sur des sociétés sédentaires et stockeuses, agricoles ou non.

Les sociétés de type A ont évidemment une économie extrêmement modifiée par leur environnement culturel : prétendre faire le partage entre ce qui est imputable à cet environnement et ce qui revient aux traditions originelles des CC paraît une entreprise bien hasardeuse. En revanche, la question se pose de savoir quelles sont les conséquences de la situation circonscrite des CC de type B. Entre eux et ceux de type C, la différence paraît mince : les CC circonscrits n'ont dans leur majorité aucune relation avec les agro-pasteurs et on ne voit pas de façon évidente comment leurs sociétés ont pu être influencées par eux. Mais, Bushmen ou Amérindiens nomades, ils ne subsistent que dans les déserts et autres régions impropres à l'établissement d'une économie agricole ou d'une économie sédentaire reposant sur le stockage. Ceci constitue une importante différence avec les CC du paléolithique. La réduction d'une culture originelle de CC aux régions les plus pauvres n'a-t-elle pas induit un appauvrissement général de cette culture ? Inversement cette culture ne s'est-elle pas enrichie d'inventions techniques entièrement nouvelles spécifiquement adaptées à ces régions difficiles ? On peut concevoir que le problème des sociétés australiennes des déserts se pose autrement parce que ces sociétés sont immergées dans un bloc culturel de CC nomades qui n'est pas exclusivement limité aux régions pauvres. Je me demande seulement si on ne pourrait envisager dans cette perspective de rendre compte de certaines différences entre les sociétés australiennes et celles des autres CC nomades d'Afrique du sud et d'Amérique.

RÉFÉRENCES

ALLCHIN B.

1977 « Hunters, pastoralists and early agriculturalists in South Asia », in J.V.S. Megaw (éd.), *Hunters, gatherers and first farmers beyond Europe*. Leicester : Leicester University Press.

- ALLEN H.R.
1974 « The Bagundji of the Darling basin : cereal gatherers in an uncertain environment », *World Archaeology* 5: 309-322.
- ALMEIDA A. de
1965 *Bushmen and other non-Bantu peoples of Angola*. Johannesburg: Witwatersrand University Press.
- ANNANDALE N., et H.C. Robinson
1902 « Some preliminary results of an expedition to the malay peninsula », *Journal of the Anthropological Institute* 32: 407-417.
- ARSDALE P.W. van
1978 « Activity patterns of Asmat hunter-gatherers : a time budget analysis », *Mankind* 11: 453-460.
- BAGSHAW F.J.
1924-25 « The peoples of the Happy valley », *Journal of the African Society* 24: 25-33, 117-130, 219-227, 328-337.
- BAHUCHET S.
1972 « Étude écologique d'un campement de Pygmées BaBinga », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée* 19: 509-559.
1975a « Ethnozoologie des Pygmées BaBinga de la Lobaye, République Centrafricaine », in *L'homme et l'animal, 1er colloque d'ethnozoologie* (juin 1975). Paris: Inst. Int. Ethnoscience.
1975b « Rapport sur une mission effectuée en saison sèche en Lobaye (République Centrafricaine) », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée* 22: 177-197.
- BAHUCHET S., et H. Guillaume
(s.d.) *Les relations entre les chasseurs-collecteurs Pygmées et les agriculteurs de la forêt du nord-ouest du bassin congolais*. (à paraître)
- BARRAU J.
1962 *Les plantes alimentaires de l'Océanie*. Marseille: Annales du Musée Colonial de Marseille.
- BAUMANN H., et D. Westermann
1970 *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*. Paris: Payot.
- BLEEK D.F.
1927 « Buschmänner von Angola », *Archiv für Anthropologie* 21: 47-56.
1928a « Bushmen of central Angola », *Bantu Studies* 3: 105-125.
1928b *The Naron : A Bushman tribe of the Central Kalahari*. Londres: Cambridge University Press.
1931 « The Hadzapi or Watindega of Tanganyika Territory », *Africa* 4: 273-286.
- BLEEK W.H.I., et L.C. Lloyd
1911 *Specimens of Bushman folklore and others texts*. Londres: Allen.
- CAREY I.
1976 *Orang Asli : The Aboriginal tribes of peninsular Malaya*. Kuala Lumpur : Oxford University Press.

- DEMESSE L.
1978 *Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga*. Paris: SELAF.
- EDER J.F.
1978 « The caloric returns to food-collecting : disruption and change among the Batak of the Philippine tropical forest », *Human Ecology* 6: 55-69.
- EHRENFELS U.R.
1952 *Kadar of Cochin*. Madras: University of Madras.
- ELLENBERGER V.
1953 *La fin tragique des Bushmen*. Paris: Amiot-Dumont.
- ENDICOTT K.
1979 « The hunting methods of the Batek Negritos of Malaya : a problem of alternatives », *Canberra Anthropology* 2(2): 7-22.
- FEUSTEL R.
1973 *Technik der Steinzeit : Archäolithikum-Mesolithikum*. Weimar: Hermann Böhlau.
- FORBES H.O.
1885 « On the Kubus of Sumatra », *Journal of the Anthropological Institute* 14: 121-127.
- FOX R.B.
1976 « Notes on the stone tools of the Tasaday, gathering economics in the Philippines, and the archaeological record », in D.E. Yen et J. Nance (éds.), *Further studies on the Tasaday*. Makati: Panamin Foundation Research series no 2.
- FOX R.G.
1969 « Professionnal primitives : hunters and gatherers of nuclear South Asia », *Man in India* 49: 139-160.
- FÜRER-HAIMENDORF C. von
1943 *The Chenchus*. Londres: Macmillan.
- GARDNER P.M.
1966 « Symmetric respect and memorate knowledge : the structure and ecology of individualistic culture », *Southwestern Journal of Anthropology* 22: 389-415.
1969 « Paliyan social structure », in D. Damas (éd.), *Band societies*. Ottawa: Musée National de l'Homme du Canada, no 228.
1972 « The Paliyans », in M.G. Bicchieri (éd.), *Hunters and gatherers today*. New York: Holt, Rinehart & Winston.
- GLOVER I.C.
1972 « Settlement and mobility among the hunter-gatherers of South East Asia », in P. Ucko, R. Tringham et G.W. Dimbleby (éds.), *Man, settlement and urbanism*. Londres: Duckworth.

GLOVER J.

- 1972 « Land connections, sea barriers and the relationship of Australian and New Guinea prehistory », in D. Walker (éd.), *Bridge and barrier : The natural and cultural history of Torres Strait*. Canberra : Research School of Pacific Studies.

GOODWIN A.J.H.

- 1945 « Some historical Bushman arrows », *South Africa Journal of Science* 41: 429-443.

GRIFFIN P.P., et A.A. Estioko

- s.d. « Woman the hunter », in F. Dahlberg (éd.), *Woman the gatherer*. (à paraître)

HAGEN B.

- 1908 *Die Orang Kubu auf Sumatra*. Francfort: Stadtischen Völker Museum.

HARAKO R.

- 1976 « The Mbuti as hunters », *Kyoto University African Studies* 10: 37-99.

HART J.A.

- 1978 « From subsistence to market : a case study of the Mbuti net hunters », *Human Ecology* 6: 325-353.

HOSE C., et P. McDougall

- 1912 *The pagan tribes of Borneo* (2 vols.). Londres: Macmillan.

HUNTINGFORD G.W.B.

- 1955 « The economic life of the Dorobo », *Anthropos* 50: 602-634.

HUTTERER K.L.

- 1976 « An evolutionary approach to the Southeast Asian cultural sequence », *Current Anthropology* 17: 221-242.

IVANOV S.V., A.V. Smolyak et M.G. Levin

- 1964 « The Udegeys », in M.G. Levin et L.P. Potapov (éds.), *The peoples of Siberia*. Chicago: University of Chicago Press.

KROEBER A.L.

- 1939 *Cultural and natural areas of native North America*. Berkeley: University of California Press.

LATHRAP D.W.

- 1968 « The 'hunting' economies of the tropical forest zone of South America », in Lee & DeVore *op. cit.*

LEE R.B.

- 1968 « What hunters do for a living, or, how to make out on scarce resources », in Lee & DeVore *op. cit.*

- 1979 *The !Kung San*. Cambridge: Cambridge University Press.

LEE R.B., et I. DeVore (éds)

- 1968 *Man the hunter*. Chicago: Aldine Atherton.

MACDONALD A.W.

- 1955 « Quelques remarques sur les chasses rituelles de l'Inde du Nord-Est et du Centre », *Journal Asiatique* 243: 101-115.

- MAINGARD L.F.
1932 « History and distribution of the bow and arrow in South Africa », *South Africa Journal of Science* 29: 711-723.
- MARQUÈS-GUEDES A.
1978 *La ceinture indochinoise de chasseurs-collecteurs*. Mémoire de diplôme EHESS, Paris.
- MARSHALL L.
1976 *The !Kung of Nyae Nyae*. Cambridge: Harvard University Press.
- MÉTRAUX A.
1959 « La révolution de la hache », *Diogenes* 25: 32-45.
- MILLER S.F.
1969 « Contacts between the Later Stone Age and the Early Iron Age in southern central Africa », *Azania* 4: 81-90.
- MORRIS B.
1977 « Tappers, trappers and the hill Pandaram », *Anthropos* 72: 225-241.
1978 *The family, group structuring and trade amongst hunter-gatherers*. Communication au Colloque International sur les Chasseurs-Collecteurs, Paris, juin 1978.
- MURDOCK P.
1968 « The current status of the world's hunting and gathering peoples », in Lee & DeVore *op. cit.*
- NEEDHAM R.
1954a « A note on the blood-pact in Borneo », *Man* 54: 90-91.
1954b « Siriono and Penan : a test of some hypotheses », *Southwestern Journal of Anthropology* 10: 228-232.
- NICOLAISEN J.
1974-75 « The Negritos of Casiguran bay », *Folk* 16/17: 401-434.
- NIMMO H.
1965 « Social organization of the Tawi-Tawi Badjaw », *Ethnology* 4: 421-439.
- PETERSON J.T.
1978a *The ecology of social boundaries : Agta foragers of the Philippines*. Urbana: Illinois Press.
1978b « Ecotones and exchange in northern Luzon », in K.L. Hutterer (éd.), *Economic exchange and social interaction in southeast Asia*. Ann Arbor: The University of Michigan Center for South and Southeast Asian Studies.
- PHILLIPSON D.W.
1969 « Early iron-using peoples of southern Africa », in L. Thompson (éd.), *African societies in southern Africa*. Londres: Heinemann.
- RAHMAN R.
1952 « The ritual spring hunt of northeastern and middle India », *Anthropos* 47: 871-890.
- RIPPEN B. van
1918 « Notes on some Bushman implements », *American Anthropological Association Memoirs* 5(3): 75-97.

- ROBSON E.
1978 *Andamanese sex roles*. Communication au Colloque International sur les Chasseurs-Collecteurs, Paris, juin 1978.
s.d. *Conditions of trade relationships among south-east asian foragers*. (à paraître)
- SCHAPERA I.
1927 « Bows and arrows of the Bushmen », *Man* 27: 113-117.
1930 *The Khoisan peoples of south Africa: Bushmen and Hottentots*. Londres: Routledge.
- SCHEBESTA P.
1973 *Among the forest dwarfs of Malaya*. Kuala Lumpur: Oxford University Press.
(1928)
- SCHRIRE C.
1972 « Ethno-archaeological models and subsistence behaviour in Arnhem Land », in D.L. Clarke (éd.), *Models in archaeology*. Londres: Methuen.
1980 « An inquiry into the evolutionary status and apparent identity of San hunters-gatherers », *Human Ecology* 8: 9-32.
- SERVICE E.R.
1966 *The hunters*. Englewood-Cliffs: Prentice-Hall.
- SILBERBAUER G.B.
1972 « The G/wi Bushmen », in M.G. Bicchieri (éd.), *Hunters and gatherers today*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- SKEAT W., et C. Blagden
1906 *The pagan races of the Malay peninsula* (2 vols.). Londres: Macmillan.
- SOPHER D.E.
1954 *The sea nomads*. Singapour: Memoirs of the National Museum no 5.
- SPENCER P.
1973 *Nomads in alliance : Symbiosis and growth among the Rendille and Samburu of Kenya*. Londres: Oxford University Press.
- STOW G.W.
1905 *The native races of South Africa*. Londres: Macmillan.
- SUTTLES W.
1968 « Coping with abundance : subsistence on the northwest coast », in Lee & DeVore *op. cit.*
- TESTART A.
1977 « Ethnologie de l'Australie et préhistoire de l'Asie du Sud-Est : évolution technique et milieu naturel », *Journal de la Société des Océanistes* 33: 77-85.
s.d. *Les chasseurs-cueilleurs et la « révolution néolithique »*. (à paraître)
- TOBIAS P. (éd.)
1978 *The Bushmen*. Le Cap et Pretoria: Human & Rousseau.
- TURNBULL C.
1965 *Wayward servants*. New York: Museum of Natural History Press.

WHITE J.P.

- 1971 « New Guinea and Australian prehistory : the 'neolithic problem' », in D.J. Mulvaney et J. Golson (éds.), *Aboriginal man and environment in Australia*. Canberra: Australian National University Press.

WILLCOX A.R.

- 1963 *The rock art of South Africa*. Johannesburg: Nelson.

WILLIAMS B.J.

- 1968 « The Birhor of India and some comments on band organization », in Lee & DeVore *op. cit.*
1969 « The Birhor of Hazaribagh », in D. Damas (éd.), *Band societies*. Ottawa: Musée National de l'Homme du Canada, no 228.

WILSON H.C.

- 1963 « An inquiry into the nature of Plains Indian cultural development », *American Anthropologist* 65: 355-369.